

GAUTIER DE COINCY

LES PLUS BEAUX

MIRACLES

de la

VIERGE

Recueillis et mis en français moderne

par

GONZAGUE TRUC

F. LANORE, EDITEUR, 43, RUE D'ASSAS, PARIS



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LES PLUS BEAUX
MIRACLES DE LA VIERGE



GAUTIER DICTANT SES VERS.



LES MIRACLES
DE
LA VIERGE

**Tous droits de reproduction, de traduction, même partielles,
réservés pour tous pays.**

Copyright 1932 by LANORE, Paris.

*Moine et clerc qui se marie
A Madame sainte Marie
Moult hautement s'est marié ;
Mais cil est trop mesmariez
Et tuit cil trop se mesmarient
Qui as Marions se marient ;
Par Marions, par mariées,
Sont moult dames desmariées.
Pour Dieu, ne nous mesmarions ;
Lessons Maros et Marions
Si nous marions à MARIE
Qui ses amis es ciex marie.*

GAUTIER DE COINCY.

(Du clerc qui mist l'anel au doit Nostre-Dame.)

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Les miracles de la sainte Vierge, traduits et mis en vers par GAUTIER DE COINCY (édition de l'abbé Poquet, Laon, 1858).

FÉLIX BRUN : *Gautier de Coincy et ses miracles de Notre-Dame* (1888).

A. ANDRY : *Coincy à travers le passé* (Château-Thierry, 1913).

ALBERT SCHINZ : *L'art dans les contes dévots de Gautier de Coincy* (Publications of the modern language of America, xxii, 3).

MAURICE VLOBERG : *La légende dorée de Notre-Dame : huit contes pieux du moyen âge* (Longuet, Paris, 1921).

ARLETTE-P. DUCROT-GRANDERYE : *Études sur les Miracles Notre-Dame de Gautier de Coincy* (Helsingfors. Imprimerie de la Société de Littérature finnoise. *Annales Scientiarum Fennicæ*. 1932).

TABLE DES MATIÈRES

Introduction.....	9
Le miracle de Théophile.....	21
Du fils au juif qui fut délivré du brasier.....	47
D'un chevalier à qui Notre-Dame s'apparut...	53
De la femme qui recouvra son nez qu'elle avait perdu.....	61
Du clerc dans la bouche de qui cinq roses furent trouvées.....	71
De l'enfant que le diable voulait emporter....	77
Du larron que Notre-Dame soutint trois jours, durant qu'il pendait aux fourches, et délivra de mort.....	87
De l'enfant que Notre-Dame ressuscita.....	93
Du moine ivrogne que Notre-Dame défendit..	107
Le miracle du riche homme et de la pauvre vieillette.....	115
Du miracle de Saint-Bonnet.....	127
De l'excommunié qui ne pouvait trouver qui voulût l'absoudre.....	135
Du bouvier puni et guéri.....	147
Du moine que Notre-Dame guérit de son lait..	153
De la nonnain que Notre-Dame délivra de grand blâme et de grande peine.....	161
Du clerc qui mit l'anneau au doigt de Notre-Dame.....	169

INTRODUCTION

Le bon Gautier de Coincy me semble fort négligé par les médiévistes. Nous n'avons de son œuvre que l'édition fort défectueuse que l'abbé Poquet en a donnée en 1858, et, à part quelques modernes, les écrivains qui en ont parlé lui ont fait une réputation sur laquelle il serait injuste de le juger.

Il naquit vers 1177 à Coincy, sans doute, entre Soissons et Château-Thierry, bien que d'aucuns le croient originaire de Coucy ou d'Amiens. Il fut remis dès son enfance aux mains des religieux de Saint-Médard-lez-Soissons où il put recevoir les soins d'un de ses oncles, homme de grand mérite, et les directions de l'abbé bénédictin Bertrand. « On

avait établi en 1196 à Vic-sur-Aisne, nous dit l'abbé Poquet, une petite communauté de moines destinés à desservir une chapelle dédiée à sainte Léochoade, et à prendre soin de tout ce qui avait rapport au culte de la sainte ». Gautier fut nommé en 1214, l'année de Bouvines, prieur de ces quelques frères, ils étaient trois ou quatre. Il passa là la majeure partie de sa vie qui eut été paisible sans une circonstance dont il fut très affligé : le vol des reliques dont il avait la garde et d'une statue coloriée de la Vierge qu'il avait lui-même commandée pour orner le sanctuaire. Protégé par le comte Raoul de Nesles et sa femme ainsi que par la pieuse comtesse de Blois, il fut nommé grand prieur claustral de Saint-Médard le 19 juin 1233. Il jouit assez peu de son élévation puisqu'il mourut trois ans après.

Ce fut, autant que nous pouvons le deviner, un religieux exemplaire, tout absorbé dans une vie pleine de loisirs par sa dévotion à la Vierge ou à sa sainte, et toujours prêt à les défendre en bon chevalier. Il était de santé

assez précaire, sujet à de nombreuses migraines et peut-être cela ne fut pas étranger à une certaine irritabilité qui perce parfois dans ses vers. Mais c'est son zèle surtout qui lui dicte ses admonestations aux pécheurs et ses vivacités contre ceux qui mettent en doute les merveilles opérées par Notre-Dame, ou ne s'en édifient pas.

Il avait projeté, semble-t-il, d'écrire quatre livres de miracles. Il n'en composa que deux, mêlés de chansons pieuses, dont le premier, écrit Poquet, « était terminé ou sur le point de l'être, en 1219, puisqu'en rappelant l'événement du vol des reliques, Gautier nous apprend que ce fut au moment où il avait commencé à rimer. A l'en croire, ce fut pour le punir de son empressement et de son zèle à louer la sainte Vierge par nos traductions en langue romane, que le démon lui fit enlever la sainte ». L'œuvre entière, sans interruption, fut achevée à Vic.

Gautier est, si l'on ose parler ainsi, le spécialiste de la Vierge, en langue vulgaire, au moyen âge. Son recueil fut bientôt célèbre et,

sans en exclure d'autres, devint le plus populaire. Il traitait une matière illustre. On sait que, de bonne heure, le culte de la Mère du Christ, surtout après que les conciles d'Ephèse et de Chalcédoine lui eurent assuré son titre, séduisit particulièrement les foules et qu'on donna dans une « mariolatrie » qui n'alla pas sans excès. De bonne heure des compilateurs recueillirent des événements merveilleux et parfois insensés, séduisirent les troupes de pèlerins qui se rendaient aux divers sanctuaires de Notre-Dame, à Laon, à Coutances, à Chartres, à Bourg-Dévols en Berry, à Roc-Amadour en Quercy... Ces collections composées en latin par des clercs furent la source où puisèrent les écrivains en langue vulgaire. Il y en eut de Guibert de Nogent et d'Hermann, moine de Saint-Jean, pour Laon, de Hugues Farsit pour Soissons, d'anonymes pour Chartres et Roc-Amadour. En Allemagne on peut citer les recueils de Pothon et d'Arnould, en Angleterre celui de Guillaume de Malmesbury. Nous eûmes en France Gauthier de Cluny, le *de Miraculis* de Pierre le

Vénéérable ; Jean de Garlande versifia des miracles en sixains, à l'usage des écoliers de l'Université de Paris. En Espagne, le franciscain Gilles de Zamora dédia pour Alphonse X *un Liber marial*. De nombreux traits se trouvent épars dans le *Miroir Historial* de Vincent de Beauvais et dans la *Légende dorée*.

On pense bien que Gautier de Coincy ne fut pas le seul traducteur, en roman, de cette abondante matière. A défaut d'une collection perdue de Guiot de Provins, nous avons encore un livre de légendes de l'anglo-normand Adgar, les *Miracles de Notre-Dame de Chartres*, de Jean le Marchand, des contes séparés dans le *Rou* et la *Conception* de Wace, dans le *Roman de Charité* du Reclus de Moliens et le *Manuel des Péchés* de William de Wadington, sans parler des emprunts du théâtre, des moralités ou de la satire... Ajoutons que, de nos jours, l'auteur qui nous fournit ces détails, M. Maurice Vloberg, a composé, par une ingénieuse combinaison de légendes, huit contes pieux qui nous donnent

une idée des thèmes d'art qu'on pourrait encore tirer d'un sujet si lointain.

Comment apprécier la valeur esthétique de l'œuvre du prieur de Vic-sur-Aisne ? Très en faveur de son temps, elle semble avoir vu son prestige décroître à mesure que l'imagination populaire se blasait, se faisait plus difficile à contenter. L'Église n'a pas tenu à conserver des traits qui risquaient de blesser une piété devenue moins naïve. Assez tôt oublié, Gautier n'a été retrouvé que pour être méconnu, et il ne pourra guère espérer quelque justice de notre temps, soucieux surtout de l'histoire. L'abbé Poquet s'indigne que Louis Racine, découvrant un manuscrit des miracles et le lisant d'ailleurs fort mal, en ait parlé avec une sévérité excessive. Il ne fallait pas plus attendre du poète de *la Religion*, et l'art du siècle des J.-B. Rousseau et des Saint-Lambert n'était guère fait pour entrer dans celui du XIII^e siècle qui touche maintenant davantage notre esprit moins académique et mieux averti.

Gautier versifia en octosyllabes ses récits

qu'il autorise, ouvertement quoique sans précision, de quelque source et qui lui viennent, en effet, des divers « Miroirs », de Saint-Grégoire, de Saint-Jérôme, de Guibert ou de Hugues Farsit et d'autres livres sans doute qu'il avait sous la main dans la docte et paisible bibliothèque où il travaillait. Il est clair, vivant et parfois pittoresque avec un soupçon de vraie poésie ou de truculence. C'est qu'il n'entend point faire simplement œuvre de traducteur et qu'il désire mettre au service de Celle qu'il aime, lui aussi, cet art que les profanes consacrent follement à des affections toutes terrestres et à une chair périssable. Aussi, ornant déjà ses récits des gentillesses et jeux de mots à la mode, il va plus loin ; il retient, pour un pieux usage, le modèle exact des chansons les plus populaires, des chants de danse ou de printemps, il écrit des « dorelots », des « robardelles » où il ne s'offusque pas de voir la Vierge tenir la place des jeunes filles et des pastoures que poursuivaient clercs et chevaliers, semblable à celui qui mettrait de nos jours, en couplets

d'opérette, la matière des cantiques dominicains.

Cette disconvenance déjà, que sa simplicité empêche de devenir inconvenance, lui porte assez de préjudice et il faut avouer qu'avec des traits heureux ses « chansons pieuses » restent comiques plutôt qu'édifiantes. Sa bonne volonté le porte à introduire dans ses Miracles eux-mêmes un vice plus grave. Si fort qu'il estime l'art, il y trouve un moyen et il en use pour arriver à ses fins qui sont le prêche et presque la polémique. Il a recueilli des faits propres à illustrer les reliques dont il a la charge, il relève les merveilles éclatantes opérées par Marie et relatées par des auteurs dignes de foi ; il brandit ses témoignages contre les incrédules, passant de l'exemple à l'objurgation, ajoutant à ses récits des moralités interminables, les noyant parfois sous des litanies versifiées ou des mouvements oratoires qui sont du prêtre en sa chaire plus que du poète agité par le dieu.

A-t-il cru, avec ses lecteurs, aux incroyables

histoires qu'il racontait et aux aventures où il compromettait, sans sourciller, la « Mère de Dieu » ? Il n'en faut guère douter. Notre âge, moins enfant, a dépouillé ces imaginations puériles et le chrétien le plus pieux n'admettrait pas volontiers de nos jours que Notre-Dame ait servi de soutien à un moine ivrogne ou, pendant trois jours, ait soutenu, par les pieds, un larron pendu. Les contemporains de Gautier, et tout au moins le populaire, n'ont ni ces délicatesses, ni ces scrupules et ils se sont édifiés de ces invraisemblables contes autant qu'ils s'en amusaient. Sage, l'Église a laissé faire ce qu'elle ne pouvait empêcher, et si on a reproché un excès de superstition à quelques-uns de ses fidèles, en sa plus brillante époque, on ne l'accuserait pas sans injustice de l'avoir encouragé.

Si loin de nous, Gautier mérite d'être ressuscité. Son art est naïf et trop abondant, sa psychologie élémentaire, sa langue un peu monotone. Mais il fait des récits agréables, ses longueurs ne sont pas si longues et prennent à nos yeux l'attrait de la curiosité ; il

mêle à sa narration un réalisme qui nous rappelle que l'époque des « contes pieux » est aussi celle des fableaux. Il serait bon d'en avoir une édition que les amateurs de vieux français pussent lire complètement et sans être arrêtés par des erreurs de copie ou des lacunes rebutantes.

En attendant, je me permets de présenter au public une transcription des plus beaux miracles contés par Gautier dans le dessein de répandre quelques-unes des histoires, souvent charmantes, dont nos pères ont agrémenté leur amour tout particulier de la Vierge. Je vais dire en deux mots à quoi a dû se borner mon rôle qui a été fort modeste. J'ai respecté la matière et l'ordre du récit ; j'ai tâché de rendre l'impression laissée par le texte ; empruntant sa lettre même chaque fois que je l'ai pu ; je ne suis intervenu assez librement que pour ramasser ou éclaircir le récit compromis par le délayage ou la maladresse ; je n'ai conservé que le conte, éliminant le sermon, les admonestations et les litanies qui n'eussent pas été supportables dans

INTRODUCTION

la circonstance. De ce travail de mise au point est sorti ce nouveau recueil qui permettra au lecteur moderne de se rendre compte de ce qu'était, pour l'imagination du moyen-âge le culte de la Vierge et, par chance, de s'en édifier à son tour.

LE MIRACLE DE THEOPHILE



AVANT que Rome eût assujetti les Perses, vivait en Sicile un évêque dont le vidame — qui avait nom Théophile — honorait grandement Notre-Dame et s'était rendu célèbre et populaire par sa charité. Il était si libéral et si humain que tout son avoir lui glissait des doigts pour passer aux malheureux et qu'ainsi, loin d'être serf de son argent, c'est son argent qui lui servait en lui méritant la dilection de Dieu. Son Seigneur se reposait sur lui de toute chose et, de fait, il n'aurait pu donner sa confiance à quelqu'un de plus religieux, de plus humble et de plus attaché au saint titre et au très doux service de Marie.

Il arriva que cet évêque mourut. Aussitôt

les clercs et le peuple, s'assemblant, n'hésitèrent point à choisir Théophile pour le remplacer et, d'une voix commune, déclarèrent qu'ils ne sauraient faire meilleur choix. Le bon vidame, pourtant, s'épouvanta de cet honneur. Il craignit que la vaine gloire, qui perd tant de gens, ne compromît son salut ; et il refusa de se rendre à un vœu unanime. Une telle protestation alors s'éleva que l'archevêque lui manda de le venir trouver sans délai pour s'entendre intimer l'ordre d'accepter un siège où la volonté de Dieu manifestement l'appelait. Théophile différa d'obéir et atermoya si longtemps que la foule se saisit de lui et l'entraîna de force devant son supérieur. Celui-ci ne manqua point de lui faire fête et le poussa, tantôt par la prière, tantôt par la force, à complaire à ceux qui le voulaient pour chef et à commencer à remplir son office aussitôt.

Mais Théophile, tombant à genoux, éploré, les yeux pleins de larmes, demanda qu'on ne le contraignît pas d'occuper un poste dont il ne se sentait pas assez digne. L'archevêque,

déconcerté par sa résistance, lui accorda trois jours pour réfléchir. Le temps venu, il trouvait le saint homme plus entêté que jamais dans son refus, et se voyait obligé d'engager le peuple à un autre choix. Le nouvel évêque mena grande joie de son élection puis, pressé par l'envie et les mauvais conseils, ne craignit point de chasser Théophile de l'emploi où cet humble serviteur avait voulu demeurer.

Or, quelqu'un se réjouit de l'affaire : l'Ennemi qui guette les âmes et s'afflige dès qu'il voit un fidèle s'entremettre pour servir Dieu ou se tenir au ferme propos de bien se conduire. Jour et nuit, insidieux et tenace, invisible et toujours agissant, il se glisse auprès de Théophile, l'entoure, le circonviert, le tente et si durement le presse que le pauvre clerc, embrasé de mauvais désirs ou enflammé de colère, ne se connaît plus et se met au point de renier Dieu et de s'étrangler de fureur.

— « Ah ! fait-il, ah ! hélas, me voici bien échec et mat. J'étais brillant parmi les

prêtres et je suis devenu zéro en chiffre, victime de ma propre stupidité. Quel sot je fus, quel démon me trompa quand je refusai d'être évêque ! Que mon âme se perde et que je brûle au feu d'enfer pourvu que je retourne à ma dignité première. Holà ! Satan, voici ton heure. Ton homme je me déclare, prêt à te servir chaque jour pourvu que tu m'indiques le moyen de prendre ma revanche. Car, je le sens trop maintenant, ni Dieu, ni sa Mère ne me sont plus d'aucun secours. »

Il y avait dans la ville un juif fécond en artifices, expert en sorcellerie et qui savait évoquer, sans qu'ils pussent résister à ses incantations, les diables d'enfer. Il avait déçu les plus sages de l'endroit et mainte âme lui avait dû d'aller griller pour l'éternité. C'est à son huis que Théophile se décida de frapper.

Il ne fallut pas un long examen au nécromant pour deviner que le démon possédait cet esprit devenu tout mondain. Le cleric, d'ailleurs, tombé à ses pieds, le suppliait.

— « Seigneur, s'écria-t-il, seigneur, grâce ! Près de succomber au courroux de mon

cœur, je vous implore. L'évêque, mon nouveau maître que Dieu confonde, m'a dépouillé de mon grade, m'a privé de mes biens et m'a jeté à la rue. Que, par vous, je vienne à bout de me venger ou, sûrement, je succombe de désespoir. »

A quoi le juif mielleux répondit :

— « Ami, vous tiendriez encore votre haute place si vous étiez, comme tant d'autres, usurier, avare, flatteur ou esclave. Mais tous vos prélats, je ne le sais que trop, n'ont que faire de gens de bien. Les gros bénéfices vont aux grosses bourses, et nul n'a rien s'il ne l'achète ou s'il ne le paye en bassesses, en médisances ou en flatteries. Chaque jour la chose empire. Vos chefs ne présentent nul mérite. Ample déshonneur, certes, vous leur devez. Mais si vous voulez m'en croire et vous fier à mon conseil, bientôt vous retrouverez des trésors et des titres plus grands que ceux que vous avez perdus. »

Théophile acquiesça et le perfide reprit :

— « Beau doux ami, l'homme prudent ne révèle à personne ses affaires et, entre mille,

sait faire choix d'un ami. Revenez demain soir tout seul, je veux mener la chose avec tant de secret et de diligence que, si méfiant que soit votre évêque, vous deveniez avant peu maître de lui et de ses biens. J'ai assez de crédit à la cour de mon Seigneur à moi pour vous obtenir satisfaction. Je vous y conduirai, vous pourrez vous y plaindre. Evêque vous désirez d'être, c'est la tiare peut-être et les clefs qu'on vous offrira. Ils sont nés sous une heureuse étoile ceux qui apprennent à profiter d'un tel pouvoir. »

Le malheureux Théophile prend congé puis s'en retourne furtivement chez lui. Le lendemain, à la nuit, animé du mauvais esprit, il revient chez le juif qui lui saute au cou, le baise et lui fait fête.

— « Ah, dit le mécréant, réjouissez-vous. Je me suis déjà occupé de votre affaire : j'ai vu Messire et l'en ai entretenu. Il vous salue et, par moi, vous mande qu'il vous attend parmi sa cour à la grande fête qu'il va donner. »

La nuit est épaisse et semble peuplée d'ombres hideuses. Où va le misérable que

son noir compagnon tient étroitement serré, qu'advindra-t-il de lui si Notre-Dame ne s'en mêle ? Il tremble de tous ses membres en attendant. « Ne crains donc rien » lui répète le maudit juif « et quoique tu entendes, quelque merveille que tu voies, garde-toi bien surtout de faire nul signe de croix ni d'appeler Dieu, ni sa Mère. »

Théophile promet tout ce qu'on veut. « Lève la tête maintenant » reprend le juif qui l'a saisi par la main « tu peux déjà voir la fête que je t'ai promise et la haute joie que mènent tous ceux qui servent Monseigneur ».

Un sourd tumulte, un bruit funèbre ébranlent tout le pays. Autour de la ville, dans une clarté livide, des processions vont et viennent, et on dirait qu'un sombre incendie dévore le sol. Ils sont bien là cent mille démons, revêtus d'un lourd manteau blanc et tenant au poing cierges et chandeliers. Ils glorifient leur Seigneur et celui-ci, au milieu d'eux, se dresse, si gigantesque et si épouvantable qu'à sa vue Théophile, claquant des dents, se demande s'il ne va pas

succomber à l'effroi. Ah, il s'en retournerait bien volontiers ! Mais son juif ne le lâche pas et lui recommande sans cesse de n'invoquer aucun saint.

— « Ami, dit le Diable au juif, quel est cet homme et d'où vient-il ? »

— Seigneur, répond le maudit, c'est celui qu'hier soir j'ai promis de vous amener. Il est à vous si vous le voulez et il a grand besoin de vos conseils. Vous lui accorderez d'ailleurs bien plus qu'il n'ose demander. Quant à son grief le voici. Son évêque lui a fait injure et il en a le cœur tout furieux et dolent. »

Et Satan aussitôt :

— « Puisque tu le veux, dit-il, si tu renies sans délai ton baptême, ta croyance en Dieu, en sa Mère, en ses saintes et saints, je te rends des honneurs à l'infini au-delà de ceux que tu as perdus. Et quant à l'évêque, ton maître, tu ne lui demanderas rien qu'il ne soit contraint de t'accorder. Mais tout cela je ne te l'octroie qu'au prix d'un abandon complet et de Jésus et surtout de Marie qui jour et nuit m'opprime et me poursuit et que



THÉOPHILE S'ENGAGE AU DÉMON.

je hais de toutes mes forces. Et tes promesses ne me suffisent point : trop de chrétiens m'ont déçu déjà, se rangeant sous ma loi pour gagner mes faveurs et se dérochant après, moi quinaud, par la confusion ou par le repentir. Ce que j'exige, c'est une belle et bonne charte, signée de ton nom, scellée de ton sceau et telle que tu ne la puisses désavouer. A ce prix seul tu participeras à ma haute puissance et à mes innombrables trésors. »

A toutes ces conditions, le clerc égaré souscrivit. Tombant aux pieds du Diable et les baisant de façon très humble, il renia foi et sacrements, puis, consommant l'irréparable, il livra le parchemin où la marque de son anneau attestait le pacte odieux. Satan emporta la pièce en enfer, riant à l'idée que nul ne viendrait la rechercher jusque-là et tout heureux d'avoir enlevé à Notre-Dame un des plus fervents et des plus connus de ses serviteurs.

Or, la Providence voulut que cette même nuit la pensée de Théophile tourmentât durement l'évêque. Sa conscience lui représenta

quelle vilenie il avait commise, en ôtant à un prêtre estimable et de sainte vie une dignité ou des biens que personne, de l'avis de tous, ne méritait mieux. Dès le matin, il le fit appeler, lui commanda de reprendre son titre et ses possessions, promit de ne lui jamais déplaire et le pria de disposer enfin, sans scrupule, de sa personne comme de son diocèse. Théophile, plein de joie, profita de tout cela et bientôt devint d'une moitié plus riche qu'il ne l'avait été jusque-là. Le juif se tenait au courant de sa fortune, et, plus d'une fois, le rejoignait, la nuit.

— « Très doux Seigneur, lui murmurait-il alors, ayez soin toujours de tenir bien cachée cette affaire. Je t'obtiens de notre Sire plus que tu n'oses souhaiter. N'as-tu pas vu tout ce qu'il peut ? Il t'a rétabli dans ta place que ni Dieu, ni sa Mère ne savaient te rendre. Tu les avais pourtant bien servis. Mais sache qu'ils ne font jamais rien pour leurs serviteurs ; délaisse surtout le culte de cette Marie dont les chrétiens si fort s'entêtent. N'y pense plus et, si tu tiens à ta chance ne regarde

aucune de ses images, car dommage t'en adviendrait. Fais hardiment le contraire de ce que tu faisais. Un homme déjà ne s'abaisse pas à tant d'humilité. Montre que tu es riche. Tu dois vêtir de beaux vêtements, monter de superbes destriers sellés ou caparaçonnés d'or, manger beaucoup et bon, combler sans mesure tous tes désirs. Crois-moi, car je connais le monde : qui ne se tient noble soi-même se voit méprisé de chacun et nul pauvre ne pèse un fétu. Étais-tu assez grotesque lorsqu'à genoux tu lavais les pieds à la ribaudaille, et convenait-il à quelqu'un de ta sorte de décrasser un truand, et de le vêtir été ou hiver de tes habits ? Que ne les laissais-tu à leur vermine dont tu restais contaminé ? Ah ! quelles peines inutiles tu endurais avec ta haine et tes jeûnes ! Tu étais jaune tel un pied de milan et fripé comme un vieux chausson. Bois, mange, songe que vit d'autant moins qui se contraint davantage et conduis-toi de la sorte que jeunes, vieux, petits et grands ne soient en peine que de pourvoir à ton plaisir. »

Théophile écoute cette voix subtile et trompeuse, Théophile ni ne chante plus l'office ni même n'entre dans l'église, Théophile préfère la joie à la pénitence et le siècle à Sainte Marie que jusque-là il aimait tant, Théophile laisse le Christ pour l'antechrist, Théophile erre et s'égare, Théophile prend un cœur de pierre : à grands sauts et à grand galop, Théophile se précipite au feu d'enfer.

Quelle honte pour qui l'a connu ! Lui, renier Dieu et se vendre au Diable ! Ce dignitaire si charitable, Satan l'a tellement changé, lui a mis au cœur si grand orgueil qu'à peine il daigne se tourner vers les pauvres gens à qui jadis il distribuait argent, cottes et chausses. Il baisait les mains et les pieds jusqu'aux lépreux ; il a délaissé les bonnes œuvres pour se vouer à l'Ennemi. D'humble et doux le voilà devenu fier et cruel, de franc débonnaire, cauteleux et plein de malices, de religieux, luxurieux. Il chasse ceux qu'il recueillait, et il ne reste plus rien en lui de ce qu'on y admirait tant. L'enfer a fait cet autre miracle : Dieu et sa mère muets, il tient entière

la débile créature qui ne songe plus à donner contentement qu'à son corps.

Comme sur un coursier sans mors ni bride, Théophile chevauche vers les ténèbres où l'on pleure. Mais madame sainte-Marie qui jamais n'oublia nul des siens ne souffre pas qu'il soit perdu. Elle forge pour le cheval déchaîné un frein d'or pur, doucement, elle retourne vers la bonne voie l'âme en déroute. Il lui revient en mémoire qu'en des temps plus calmes elle était tout pour cet ami qui maintenant l'offense et, quand elle le voit ainsi infirme et aveugle, elle supplie le Rédempteur, son Fils, pour qu'à l'égaré soient enfin rendus les yeux du cœur.

Théophile commence donc à sentir les premières pointes du remords. Les vapeurs de son ivresse dissipées, son forfait lui apparaît dans toute sa laideur et il connaît le crime dont il a pu contrister l'amour de Dieu et de la Mère. Son repentir, peu à peu, égale sa faute et il lève au ciel une face arrosée de mainte larme chaude et claire, il soupire, il s'effraye d'un effroi bien plus terrible que sa

terreur lors du sabbat. Si sa mort survenait maintenant, les diables l'emporteraient sur l'heure et sans que personne se présentât pour leur ravir leur digne proie. Alors, il recommence de prier Dieu, de se macérer, de jeûner, de rassembler autour de lui les misérables. La haire lui paraît plus douce que soie et le Saint-Esprit tant le pénètre qu'il n'arrête point de pleurer.

— « Hélas ! que deviendrai-je, quel conseil prendre, qu'ai-je fait ? Hélas ! j'ai plus péché, moi tout seul, que tous les criminels ensemble. Hélas ! hypocrite, menteur et traître, comme je l'emporte en malice sur tous les autres mécréants ! Fallait-il assez peu de sens, sur un propos de vaine gloire, par convoitise et par jactance, pour renier Dieu et ma foi, pour opposer le Roi d'en bas au Roi céleste ? Hélas ! mon cœur se fend de deuil et je m'étranglerais, si je m'en croyais, de mes mains. Jamais je n'aurai rémission... à moins que Celle dont si brillante est l'étoile et qui secourt le pécheur ne m'obtienne le doux pardon...

« Dis, âme captive, que répondras-tu au juste jugement de Dieu ? Quelle sera ta contenance lorsque sera manifesté au monde le sang que, de sa lance, Longin tira du divin flanc ? Voici les crachats et la Croix, voici la Couronne et les plaies, que diras-tu quand apparaîtra plein de colère, dans le tremblement universel, parmi les Anges, les Archange, le Roi que tu as renié, lorsque chacun apercevra ta frénésie, tes turpitudes ; dis-moi, de ta bouche infectée, de quel nom appelleras-tu Celle qui apparaîtra dans les nues plus glorieuse et rayonnante que le soleil en plein midi ? Ah ! malheureux, ah ! maudit, tu sais à toi ce qu'on réserve : les diables et leurs crocs de fer ».

Ainsi Théophile se lamente. Tout en gémissant il est entré dans l'église de Notre-Dame. Là, il se couche sur les dalles qu'il mouille de ses larmes, bat sa coulpe ; s'arrache les cheveux et déchire ses vêtements. Il avoue son forfait, il clame son désespoir et il ose se remettre sous la garde de la Dame qu'il a trahie.

Quarante jours il demeure ainsi, jeûnant, genoux et coudes nus. Et une nuit Notre-Dame lui apparaît. Mais elle détourne sa face pleine de colère et elle ne se montre que pour lui demander comment il peut avoir le courage d'implorer la miséricorde et les faveurs du Ciel dont il a pu s'exclure. « Va, dit-elle, va, cours à Satan, ton nouveau maître. Il a bonne promesse de toi, écrite et scellée. Tu lui appartiens mort et vif. Je ne puis plus rien à cela ».

Longtemps, longtemps, le misérable supplie Notre-Dame, toujours il la trouve en courroux et impitoyable. Il s'humilie, il se déchire, il la célèbre de tous ses titres : Dame du Ciel, Dame d'Ici-bas, Clarté d'Amont, Clarté d'Aval, Reine des Anges, des Archange, pure porte du Paradis ; il lui rappelle, à travers l'histoire, et ses grâces et ses pardons. Raab, la pécheresse, David, le pécheur, Saint-Cyprien qui faisait éventrer les femmes n'ont ils point été absous ?... « Dame, s'écrie-t-il avec ferveur, Dame, oui, j'ai tout fait, or je me repens, je t'implore, prends mon corps et

qu'il subisse les pires tourments où tu le voudras soumettre. Mais qu'il te souviennne de mon âme et que tu la recueilles en ta bénignité ».

La haute Dame glorieuse, la source de toute pitié ne peut entendre des accents si sincères sans se laisser toucher. « C'est bien, dit-elle en s'approchant, certes tu m'as été occasion de colère, mais tu as tant pleuré, tu t'es prosterné avec tant de ferveur devant mon image que je ne te ferai pas languir davantage. Parce que ton repentir est sincère, parce que tu as mis en moi ta confiance, je m nagerai la paix entre mon Fils et toi et le presserai de t'octroyer pardon et grâce. Toutefois, il convient d'abord, après ton reniement que tu fasses ample et explicite profession de foi. »

Et Théophile de répondre avec allégresse. Il récite de cœur autant que de bouche son Credo. Il dit sa foi au Saint-Esprit, à l'Incarnation, à la mort sur la Croix, à la Résurrection, à la descente aux Enfers, au règne de Dieu dont il souhaite, plein d'ardeur, la

venue. Il célèbre Marie dans sa puissance et ses attributs et, avec de nouvelles larmes, la conjure de pourvoir au salut du pauvre pécheur.

Or, la bonne Dame l'a regardé en souriant et lui a dit :

— « Théophile, Théophile, voici maintenant que le diable a perdu sa partie. Tu l'as joliment déçu en reconnaissant avec cette piété mon Fils qu'il t'avait fait quitter et tu m'as si bien rappelé nos pures amours de jadis que je te reviens toute et ton absolution vais chercher. »

Théophile, plein d'espoir, trois jours demeura dans le temple, priant et pleurant et adorant, à genoux, sans manger ni boire. Les larmes de son repentir furent si abondantes, conte l'histoire, qu'elles arrosèrent sous lui tout le dallage. Au bout de ce temps la noble Dame revint le voir de nuit et lui annonça que ses prières, ses regrets, son ferme propos de s'amender avaient fini, doublés de ses instances à Elle, par faire agréer sa pénitence. « Prends garde, cependant, ajoute-t-elle, sois

désormais de cœur vrai et purifie ton âme. Comme l'or, dans le creuset, s'en va la vie vers sa fin. Arrange-toi pour que la tienne, qui touche à son terme, ne t'ouvre que les portes éternelles de la joie. »

Théophile, plein d'allégresse, tombe aux pieds de la Mère de Dieu. « Dame, lui dit-il, en toi sont toutes les pitiés et les douceurs, et tu es bien la dernière planche de salut pour ceux qui péchent. Oserai-je pourtant bien te dire que je frémis encore de peur ? C'est que le diable tient toujours notre contrat et je ne puis me rassurer que je n'aie l'écrit entre mes doigts. Il le conserve sous d'impénétrables serrures, mais quel secret te résiste, ô subtile ? Dès que Satan t'aperçoit, il cède épouvanté. Je t'en supplie, et je requiers de toi cette suprême grâce : va vers lui et, de gré ou de force, arrache-lui le document. En quelque lieu qu'il le garde, il ne saura te le cacher. »

— « J'en fais mon affaire, promet Notre-Dame, rassure-toi. »

De nouveau trois jours passèrent, Théophile ne bougea point. La troisième nuit, las

de veiller et de prier, il s'endormit devant l'autel. Or, la Vierge, tout doucement, arriva, tenant la charte à la main et, sans rien dire, la déposa sur la poitrine du pauvre clerc. Mais, comme s'il avait deviné son bonheur, celui-ci s'éveilla et manqua de s'évanouir d'émoi, revoyant le parchemin qui, maintenant, le libérait. Il pleure, il soupire, il s'écrie :

— « Ah ! Sainte Marie, comment te remercier ? C'est à cette heure que je puis voir ta miséricorde et ta puissance. Haute-Dame, dès que j'en appelai à toi, le Diable perdit aussitôt ses avantages et, malgré sa victoire passagère, il demeura mat et confus. Vierge sereine et bienfaisante, celui-là demeure à jamais secouru que tu secours ! Que je vive jusqu'à demain et tu verras à ton tour, si je te fais réparation aux yeux de tous. »

C'est la nuit d'un samedi qu'elle lui avait rendu la charte de damnation. Jusqu'au matin, mille fois il la remercia, les mains jointes. Puis il sortit et se hâta vers la cathédrale où officiait l'évêque lui-même parmi la foule du dimanche. Là, mû par le Saint-Esprit,

il court à l'autel, tombe aux pieds du pasteur et, après l'évangile, fait sa confession publique. Il dit de point en point son péché, sa repentance. Chacun se signe et s'épouvante quand il décrit la nuit du Sabbat et la procession des diables autour de la ville. On s'émeut et on pleure au récit du pacte, au souvenir du danger couru par cette âme que ni Dieu, ni Notre-Dame n'abandonnèrent. Pas un, si dur soit-il, qui ne s'attendrisse ou ne vénère cette miséricorde qui veut la conversion et non la mort du pécheur.

A l'émerveillement général, l'évêque donne lecture de l'écrit. Plein de sagesse et d'éloquence, il lève les bras vers le ciel, glorifie Dieu et, dans une exhortation pressante, conjure les fidèles d'admirer un tel miracle et de n'en perdre jamais la mémoire : « Louez, dit-il, louez le Roi créateur et sa Mère, prenez confiance à Marie victorieuse de Satan et toujours prête à crier merci pour vous ; voyez les bienfaits de la pénitence et les effets de l'oraison ; apprenez comment on se reconforte par l'abstinence et le jeûne,

récitez avec ferveur les litanies de Celle dont aucun nom et aucun titre ne peut exprimer la pleine vertu... »

Quand il eut achevé, pour faire pleine honte à l'Ennemi, il ordonna de brûler la charte et d'en jeter les cendres au vent. Puis, il fit lever Théophile qui venait de purifier son âme par l'aveu des noirs péchés de son corps, et le communia. Au moment où il lui mettait l'hostie dans la bouche, la face du pénitent resplendit d'un tel éclat qu'il sembla que ce fût face d'Ange et non d'homme. Mais Théophile ne resta pas là longtemps. Animé de l'Esprit qui venait en lui de descendre, il courut à la chapelle où il avait eu ses visions et là, jeté sur les dalles, les bras en croix, il se remit en la garde de Celle qui l'avait délivré, la priant de le retirer de ce monde, pour consommer son œuvre, aussitôt qu'il se pourrait.

L'histoire dit que Théophile, après avoir reçu son Sauveur, ne voulut plus manger ni boire. Prosterné devant l'image de la Vierge, trois jours encore il la vénéra et lui rendit

grâce, immobile et tout soulevé hors de lui. Puis il fit venir ses compagnons, les baisa tous, les recommanda pieusement à Dieu et prit ainsi congé d'eux. « Maintenant, dit-il, que Dieu et sa sainte Mère disposent de moi à leur gré ». Il se tut, tendant les mains vers la pierre qui figurait Marie. L'œil fixe on l'entendit murmurer : « Dame, Dame, en tes mains et à ta garde, je remets, joyeux, mon esprit. » Ayant dit ces mots, il ouvrit la bouche et rendit l'âme. Peuple et clercs accourant le pleurèrent, l'enterrèrent en grande pompe et Dieu, comme la Sainte Mère, le glorifièrent dans sa fin.

DU FILS AU JUIF
QUI FUT DELIVRE DU BRASIER

IL y avait, dans une juiverie, à Bourges, un petit juif plus sage et plus beau qu'aucun petit juif. Aussi les clercs de la Cité le tenaient en grande estime. Il les accompagnait en classe et parce qu'il allait à leur école, son père souvent et durement battait sa chair tendre. Il ne laissait pas de persévérer et tant fit-il qu'un jour à Pâques, voyant communier plusieurs de ses amis, il se rangea parmi eux pour les imiter.

Or, une image grande et belle était taillée au-dessus de l'autel. Elle portait sur sa tête un voile et dans ses bras un enfant. Le petit juif, émerveillé, la contemplait, n'ayant jamais rien vu d'aussi délectable et il lui sembla, son tour venu, qu'en la place du prêtre

la merveilleuse dame, descendant vers lui, prenait l'hostie consacrée puis, la posant sur ses lèvres, rassasiait ainsi son cœur.

Il s'en retourna le visage resplendissant d'un tel bonheur que son père, quand il l'aperçut, courut vers lui et l'embrassa.

— « Cette bouche, dit-il, ce front, cette face ? D'où vient mon fils que te voilà si beau ? »

Un enfant ne doit pas mentir et celui-ci de répondre :

— « Mon père, c'est que je viens de communier avec les clercs, mes compagnons. »

A peine eût-il achevé ces mots que le juif, furieux, le jeta rudement par terre et ameuta sa juiverie :

— « Tu vas voir, s'écria-t-il, furieux, en dépit des chrétiens et de leur église, ce que je sais faire de toi. »

Aussitôt, saisissant par les cheveux l'enfant qui se débat en vain, il le traîne vers le four, où, verrier, il cuisait son verre, et le précipite dans le brasier dont il alimente le feu des bûches les plus sèches qu'il puisse choisir.



DU FUIS AU JUIF DÉLIVRÉ DU BRASIER.

Mais il avait compté sans la mère dont on entendit bientôt les hurlements. S'arrachant les cheveux et battant des mains elle court par les rues et soulève le peuple. En peu de temps, la ville entière était assemblée. Ils sont bien là dix mille qui, à leur tour, crient et mènent grand bruit. Le bois flambant est dispersé. Or, que trouve-t-on sur la braise ? L'enfant étendu comme sur un lit et intact du moindre cheveu jusqu'au vêtement.


Imaginez de quels accents fut loué le Seigneur Jésus par tous ceux qui le miracle virent. Ils se saisirent du chien qui avait montré cette rage, puis, l'ayant rossé congrûment, le lancèrent à son tour dans la fournaise qui, cette fois, sembla pétiller d'allégresse. Se rassemblant ensuite auprès de l'enfant, ils lui demandèrent, pleins de douceur, comment il avait pu ne pas rôtir au sein des charbons dévorants.

— « Ma foi, dit-il, la belle image qui, ce matin, me souriait en me communiant, est descendue avec moi dans le brasier. Elle m'entoura de son voile de sorte que je pus

m'endormir sans éprouver nul dommage de la fumée ni du feu. Et j'ai si bien reposé que me voici aise et dispos comme jamais. »

Tous et toutes de pitié pleurent et remercient les mains jointes la belle Dame qui sut préserver, par un tel miracle, les jours de son jeune serviteur. L'enfant fut mené à un prêtre qui le baptisa au nom de la Sainte-Trinité ainsi que sa mère et de nombreux juifs, après un témoignage si évident, convertis à notre loi. Et comment d'ailleurs peut-il en rester un seul, obstiné dans son erreur, sourd aux appels, aveugle aux splendeurs et insensible à la toute puissance de Celle dont Dieu annonçait déjà la venue par les paroles suaves de son prophète Isaïe, et où Jésus-Christ devait prendre chair et sang d'un sein virginal ?

*D'UN CHEVALIER
A QUI NOTRE-DAME S'APPARUT*

 L'était un beau chevalier qui ne rêvait que tournois et fêtes. Une dame occupait sa pensée, ses soins, qui ne le payait pas de retour et se montrait d'autant plus rebelle qu'il la suppliait davantage et la souhaitait plus ardemment. C'est pourquoi, las et perdant courage, il porta sa peine devant un saint homme d'abbé.

« Sire, lui confia-t-il, d'aucunes ont un cœur de plomb, mais celle que j'aime en a un de fer. Depuis que je la connais, je ne mange ni ne bois ou ne repose. Et je vais, j'en suis sûr, mourir de male mort, si vous ne me sauvez. »

L'homme de Dieu connut la gravité du cas. Il sut que, pour de tels maux, il n'est point de médication temporelle. Aussi jugea-t-il bon

de ne pas combattre de front l'adversaire et de faire appel à la grâce et à la miséricorde infinie du Christ et de la mère du Christ. Il ordonna au pénitent de dire cent cinquante fois par jour, durant une année « le doux salut de Notre-Dame ». Mais il douta que le jeune homme eût la force d'observer un tel commandement, il craignit la séduction du monde pour un cœur généreux et vif. Et une ardente volonté déjoua sa vieille prudence.

Le chevalier, en effet, renonçant à tout se cloîtra, passa ses jours et ses nuits en prières et fit effort pour chasser de son esprit le souvenir des assemblées, des joutes, des combats, sans réussir pourtant à bannir de sa mémoire les traits charmants et cruels qui lui avaient procuré tant de misère. A genoux, dans sa chapelle, il met toute son étude à prier Notre-Dame. Et il ne sait la supplier d'autre chose, sinon de lui donner enfin son amie dont le visage, dit-il, ressemble à la douce lune du Ciel.

Son vœu touchait au terme quand le printemps revint. Il y avait des chansons sur



D'UN CHEVALIER A QUI NOTRE-DAME S'APPARUT

tous les arbres et dans tous les cœurs. La lumière brillait parmi l'eau des fontaines et l'œil des créatures. Notre reclus voulut se délasser au plaisir de la chasse et partit à travers la forêt avec faucons et chiens. En route, il aperçut une chapelle et l'idée lui vint d'y entrer pour s'acquitter auprès de Notre-Dame de sa dette quotidienne. Il fit là une oraison très pressante et très tendre. Il supplia la Mère aux multiples douleurs de le prendre en pitié, d'arracher de sa poitrine l'aiguillon qui le poignait ou de le satisfaire.

— « Donne-moi, lui dit-il, donne-moi mon amie au clair visage, aux mains si blanches, aux bras si beaux, au corps si parfait que jamais Nature n'en forma de pareil. Je lui ai voué mon âme. Donne-la moi si tu veux que cette âme ne se sépare de ma chair... »

Il parlait avec des larmes abondantes et une merveilleuse peine. Or, voici soudain ce qu'il vit : dans une gloire incomparable la Vierge lui apparut. Elle portait sur sa tête blonde une couronne de perles, sa prunelle était un clair miroir et elle resplen-

dissait toute comme le matin des jours. Et sa beauté paraissait telle qu'on ne pouvait plus, après l'avoir aperçue, se soucier d'une autre beauté.

— « Ami, dit-elle, doux ami, celle qui te fait soupirer et en si grande erreur t'a mis, est-elle plus belle que moi ? »

Le Chevalier, de frayeur, se laissa choir, les mains sur ses yeux, et Celle qui est toute pitié reprit :

— « Or, prends garde, Ami. Me voici, tu connais l'autre. Celle-là sera ton amie que tu aimeras le mieux de nous deux. »

— « Dame, répondit-il, je n'hésiterai point. Vous en valez cinquante mille comme elle. A toutes les heures de ma vie, je veux vous servir. »

— « Là-haut, dès lors, lui promit-elle, tu me retrouveras à toi. Joies, délices et compagnie de mon saint amour tu auras, pourvu que tu fasses aussi pour moi ce que tu as fait pour ta mondaine et que cent cinquante saluts tu me dises, sans passer jour durant un an. Puis, ce sera l'éternité. »

Le chevalier tint parole. Il fit tondre sa belle tête, se retira de son amie, puis se mit à dépérir de nouveau, mais cette fois d'ardeur céleste. Et les douze mois révolus, la Mère de Dieu, à son tour fidèle à sa parole, vint le prendre pour l'endormir doucement contre son sein.

**DE LA FEMME
QUI RECOUVRA SON NEZ
QU'ELLE AVAIT PERDU**



ICI se passait à Soissons, au temps de l'abbesse Mahaut et alors qu'au Saint-Soulier venaient les malheureux atteints du mal des Ardents.

Une femme, Gondrée, d'Audignicourt, était à ce point dévorée qu'elle n'avait plus, pour ainsi dire, de figure, et qu'on ne pouvait la regarder sans horreur. Du menton aux yeux, sa face n'était qu'une plaie, ses gencives à nu jusqu'aux oreilles laissaient voir le fond de sa gorge et, tout autour, sa chair bouillonnait et se boursoufflait sous la rage de la maladie. Naturellement, Notre-Dame, à qui nul ne s'adressait en vain, la guérit, en ce sens du moins que furent éteintes les flammes qui la consumaient.

Gondrée, pourtant, ne songeait pas à s'en retourner chez elle et elle continuait de gémir. Elle se savait détestée de son mari à qui elle n'apportait plus sourire ni grâce et qui, supportant mal sa présence, l'eût souhaitée dans la bière ; et ses compatriotes ne cachaient guère qu'ils l'eussent mieux aimée noyée que vivante. Aussi, triste et lamentable, va-t-elle se désespérant devant Madame Sainte-Marie, sans oser toutefois lui demander, après une première et si grande faveur, la pleine santé qu'elle convoite. Jour et nuit elle se tient autour du Saint-Soulier et fait tant que les gardes, enfin, qui en sont venus à ne rien haïr au monde plus qu'elle, l'en chassent sans pitié.

Dès lors, commence pour elle une autre suite d'épreuves. Rebut de chacun, elle ne sait que devenir et où aller. Elle quête son pain comme elle peut et n'implore que des visages qui se détournent. Pas un endroit qui l'accueille ou qu'elle ne dépeuple à mesure qu'elle s'y avance, les enfants en ont une telle peur qu'ils la redoutent comme un



DE LA FEMME QUI RECOUVRA SON NEZ

fauve. Imaginez, en effet, son état : ses joues décharnées, ses dents rongées, ses gencives déchaussées, ses narines rongées à ras la font ressembler à un vrai démon et il n'est pas étonnant que dès qu'ils la voient, les galepins détalent en criant : « Fuyons, fuyons, voici Gondrée ! Que les mauvais loups la dévorent ! »

Quelques bonnes âmes consentaient bien encore à la soulager de leur pitié et de leurs aumônes, mais les froides et mauvaises gens la chassaient et la pourchassaient, la vouant au diable, l'appelant barbière, puante vieille, rechignée, la maudissant dans son lignage, la renvoyant chez elle et menaçant de lui casser les dents qui lui restaient. Elle, pauvrete, ne pouvant se tenir en carrefour ni en place, s'ingénia pour cacher un peu sa disgrâce et, prenant un voile, s'en couvrit la face jusqu'aux yeux. Elle continua dans cet état de mendier son pain et de courir d'église à monastère, de Saint-Gervais à Saint-Crépin et à Saint-Moart, de Saint-Ligier à Saint-Jean et à l'autre Saint-Crépin en Chaie. Et nulle part

nul ne l'endure, chacun la fuit ou l'injurie et ses prières à la Vierge, à l'éternelle et fraîche rose, au lys toujours épanoui, à la Mère comme miel douce, vont se perdre dans le ciel noir.

Lasse d'errer, elle décida de revenir à Audignicourt : ce ne fut que pour y trouver un sort pire. On devine l'accueil que lui réservait son mari. Ah ! qu'il eût mieux aimé que Notre-Dame, au lieu de la guérir, l'eût laissé détruire. Il était pauvre, de plus besogneux et d'autant chagrin. Ni amis, ni parents ne parurent meilleurs à la malheureuse. Elle a beau ramener son voile sur sa figure ravagée : sa honte et sa contrainte s'accroissent au point qu'elle ne peut plus manger, dormir, ni boire. Alors, ses genoux nus sur la pierre et les mains jointes, elle élève une dernière supplication.

— « O Marie, mère de Dieu, ou bien de me sauver achève, ou fais-moi mourir tout à fait. Je ne puis aller par champ ou chemin qu'on ne me chasse, chacun me méprise et me hait. O Vierge si digne, console et reconforte cette

esclave, ne souffre pas qu'elle traîne tant de misère, mieux vaut mourir de mort rapide que vivre aussi honteusement... »

Une nuit qu'elle s'était livrée à une oraison aussi pressante et avait longtemps pleuré, pleine de componction, ses malheurs et ses fautes, il lui vient en l'esprit de retourner une fois encore à Soissons pour y allumer, devant l'autel aux reliques, un petit cierge fait de quelque cire qui lui restait. Allègre à cette idée, elle se lève, rallume les braises du foyer, confectionne sa chandelette, puis, tout heureuse et en repos, va se remettre sur son lit.

Or, la Mère de Dieu, dans sa gloire, admirant tant de confiance et de bonne volonté. Elle ne put souffrir davantage que sa servante pût et décida de la soulager aussitôt. Descendue auprès d'elle, de ses mains divines, elle lui refait et reforme visage et nez, lui pétrit et lui sculpte la face et la laisse enfin plus belle et mieux faite qu'elle n'avait jamais été.

Et Gondrée s'éveille et s'étonne que le jour ne soit pas venu. C'est l'équinoxe de prin-

temps et la fin des nuits est fraîche. La pauvre femme a froid et tente de couvrir sa figure du voile qui s'en est allé. Elle n'y parvient point et elle appelle à son secours les siens. Mais s'ils s'éveillent, ils ne feront que se moquer et lui répondre avec dérision. Elle voit qu'elle ne peut compter sur eux, soupire et tâche de se contenter toute seule. Mais que lui arrive-t-il... ? Ramenant sur soi l'étoffe elle sent son nez frais et ferme, elle presse des lèvres, elle suit le pur contour des joues... Elle dort, sans doute, elle rêve... Non pourtant. Cinq fois, dix fois, vingt fois, elle se touche et se retouche, se palpe anxieuse et éprouve la plasticité des chairs, l'agréable rondeur du menton. Plus de peaux qui pendent, plus de dents branlantes et un avenant embonpoint là où s'apercevait le squelette. Il n'en faut pas douter : Notre-Dame a eu pitié, et c'est bien elle qui, d'un coup et tout-à-coup, a opéré la merveille et a montré, dans toute sa puissance, sa douceur.

Aussi, est-ce un cri triomphal qui, à trois reprises, résonne et semble illuminer la

chambre : « Ah! ah! oh! Haute Reine Couronnée, Douce Reine Sainte-Marie ; oh! ah! oh! merci! merci! merci! merci ». Puis cet appel : « Ça, venez voir, accourez tous et admirez le grand pouvoir de notre Mère. Je suis guérie; guérie entière. Celle en qui j'ai placé mon cœur, nez, face et bouche m'a rendus ».

Chacun; d'un saut, est hors du lit. Les lampes brillent, car on ne saurait contempler dans trop de jour le joyeux mystère, les larmes de joie se mêlent aux transports d'allégresse pendant que la miraculée s'offre complaisante aux regards et redit :

— « Voyez, voyez le nez de Notre-Dame, admirez comme en la nuit noire elle a subtilement œuvré. »

Elle ne laissa pas de venir à Soissons et d'y apporter son cierge. Là où elle avait fait scandale, elle fit sujet de piété. Les signes de croix marquent son passage et un long émerveillement la suit. L'abbesse, les sages hommes et les sages femmes qui la reconnaissent lui font fête et l'accompagnent en la louant. Ils la contemplent, ils la touchent et

ils la baisent au visage comme ils baiseraient une châsse, ils remarquent de combien la chair nouvelle l'emporte en jeunesse et en éclat sur l'ancienne, et ceux qui ont sur la conscience les injures adressées à la sainte femme implorent, très humbles, son pardon.

Tel fut cet insigne miracle. Pour le célébrer, l'abbesse Mahaut fit sonner les cloches et la gloire de la glorieuse mère du Christ s'accrut encore dans la mémoire des humains.

DU CLERC
DANS LA BOUCHE DE QUI
CINQ ROSES FURENT TROUVÉES



Chartres, vivait un clerc, orgueilleux, pervers, amoureux de vaine science, et possédé surtout par le démon du plaisir. Il ne songeait point à résister à ses tentations et il péchait, inlassable, en tout lieu, à toute heure, à chaque occasion, ne se souciant de Pâques non plus que de Noël, négligeant veilles et fêtes ; se menant comme une bête, enfin, dépouillé de cette pudeur qui arrête les sages et les empêche de céder à l'appel sans cesse renouvelé de ces mauvais instincts.

Ce malheureux, pourtant, avait un mérite : c'était sa parfaite dévotion à Notre-Dame. Il n'en rencontrait pas la moindre image qu'il ne s'arrêtât, ne se mît à genoux, ne saluât

mainte fois la sainte Mère, battant sa coulpe, la face mouillée de larmes et tout plein, si fou qu'il fût, d'une tendresse et d'un repentir infinis. Le Diable, cependant, travailla de telle sorte que, sans pouvoir se confesser ni parler à aucun prêtre, ce pécheur mourut et fut mis en bière. Nul ne le regretta et chacun fut d'avis qu'il n'avait reçu là que ce qu'il méritait. Le clergé refusa de lui accorder la sépulture et on l'enfouit, hors des murs, en un fossé, comme un vulgaire et misérable larron.

La Douce Dame, cependant, Celle qui jamais les siens n'oublie, n'oublia pas son serviteur. Le trentième jour après cet événement elle apparut à un ecclésiastique de la cité, lui demandant pourquoi on avait infligé une telle honte à son ami. Et, comme le prêtre ne comprenait pas, elle lui révéla la dévotion du trépassé, son attitude devant elle, ses oraisons, ses pleurs, et conclut enfin par un ordre formel de le déterrer dès le lendemain matin pour le transporter en lieu honorable, si on avait quelque souci de ne la point méconterter.



DES CINQ ROSES EN LA BOUCHE AU MOINE

Ce qui fut fait. A l'aube, le clergé s'assemble, commente, plein de crainte, la merveille et s'empresse d'obéir. On se rend au fossé, on creuse la terre, on sort le cercueil et on l'ouvre. Or, que voit-on ? Le corps était intact et tel que si on venait de le voiler à peine, la face reposée, la langue aussi vermeille qu'en mai fleur nouvelle, de la bouche sortaient cinq roses épanouies. Et l'on eût dit que le gisant était tout prêt à se lever pour saluer, à sa coutume, la Dame qui l'avait conservé pour lui témoigner, devant tout un peuple, une éclatante faveur.

Grande fut l'édification, grand le transport des assistants. Chacun s'écrie : « Dame honorée, qui Jésus porta dans son sein; ah, comme il ne perd pas son temps celui qui, de vrai cœur, vous aime et prie ! Qu'il est né pour un heureux sort celui qui vous implore simple et confiant ! » Ils se réjouissent ainsi et se lamentent, puis, quand ils ont assez chanté ou pleuré, la messe dite, en noble pompe et foule épaisse, au plus beau point du cimetière, ils transportent le cadavre méprisé, puis devenu,

par le miracle, semblable au corps suave des Saints.

Or, vous pouvez voir le succès de la supplique adressée, par l'intervention de sa Mère, au Roi des Cieux. Le clerc qui s'employa si bien à vénérer Notre-Dame fut bien payé de son doux labeur. Comme un homme sage et notable, il connut l'honneur de la terre sainte, et sa bouche muette continua d'épeler par les cinq roses les cinq lettres du nom savoureux et si souvent confessé de Marie.

*DE L'ENFANT
QUE LE DIABLE VOULAIT
EMPORTER*



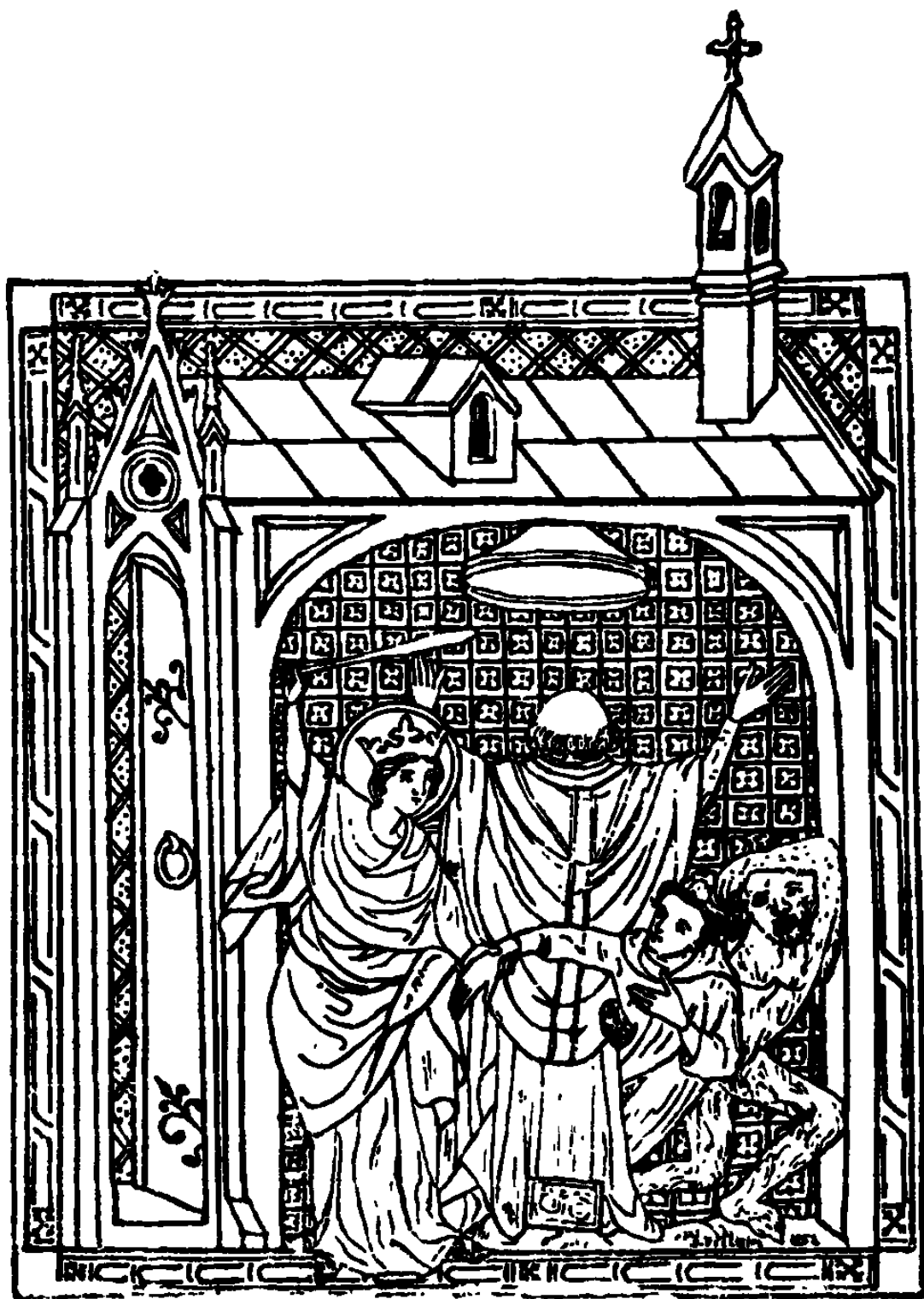
N homme riche et de grand renom avait une femme courtoise et sage. Tous deux, leur famille élevée, se résolurent, pour mieux honorer Dieu, à suivre sans défaillance les voies d'une vertu parfaite. Longtemps demeurés fermes en leur propos, ils se sanctifièrent ainsi. Mais le diable, toujours jaloux de tout bien, travailla de telle sorte qu'il réussit à induire le mari en tentation. Il le pressa et le tracassa tant qu'il réussit à l'amener à violer ses bonnes résolutions. Sa femme, en vain le voulut retenir. Voyant ses cris et ses paroles inutiles elle ne sut retenir, dans sa colère, des mots imprudents et s'écria : « Si un enfant m'est

donné, si beau qu'il naisse, au Diable je le livre et octroie... ». Or, le Malin était là et l'entendit.

Un fils vint, un enfant admirable de corps et d'âme, d'esprit subtil et qui, sitôt appliqué aux lettres, y réussit à merveille. Comment sa mère l'eût-elle haï, malgré son vœu ? Mais quand il lui revenait en mémoire que c'était aux ténèbres qu'elle avait livré cette lumière, elle ne pouvait se tenir de se lamenter et ses larmes arrosaient, pareilles à des ruisseaux, son clair visage. Elle ne confia rien à personne et attendit pleine d'angoisse. Douze ans s'étaient écoulés quand Satan lui apparut :

— « Dame, lui dit-il, fais-moi droit et tiens ta promesse : je ne l'ai, non plus que toi, oubliée. Dans trois ans je reviendrai pour que tu y satisfasses et rien ne remplacera le juste prix que j'en attends. »

A ces paroles terribles la dame se lamente, frappe sa poitrine et mène, depuis, des jours plus misérables encore. Chaque soir, quand son fils rentre, elle le prend contre elle, le



DU DIABLE ET DE L'ENFANT

contemple, soupire, puis soupire encore. Tant qu'enfin il s'étonne et murmure tout chagrin :

— « Mère, pourquoi ne pouvez-vous pas me regarder sans pleurs ? Quelle peine vous ai-je faite ? Quand mon père joue avec moi, il rit et se divertit sans arrière-pensée. Vous sanglotez au contraire, en m'apercevant, et moi, mon cœur se fend de vous voir en larmes. Quelle peine ainsi vous tourmente, mère, mère très douce qu'avez-vous ? »

Il la pria tant qu'un jour, à voix basse, comme à confesse, il connut d'elle le secret. Alors, éperdu à son tour, il implora, les mains jointes, Notre-Dame qui, déjà, le sauva une première fois, peut-être, en le préservant du désespoir.

Que faire cependant ? Il prit conseil et résolut, quittant les siens, d'aller demander secours au puissant évêque de Rome. Le Saint-Père ne sut que dire et se contenta de le renvoyer, muni de lettres de créance, au patriarche de Jérusalem. Le patriarche assembla ses prêtres qui, tous, admirèrent le port

aimable et la noble vertu du jeune homme mais ne surent le soulager. « Nous ne sommes pas assez saints, se dit le patriarche, pour résoudre un cas semblable ». Il lui souvint d'un ermite qui habitait au loin et menait une vie si parfaite dans le renoncement que les anges le visitaient et qu'il conversait avec eux. Il donna d'autres lettres à l'enfant et, l'encourageant, lui prescrivit d'accomplir ce suprême pèlerinage.

Longue et dure était la route. Le solitaire demeurait en un bois si retiré qu'à deux jours de marche autour on ne trouvait nulle trace humaine. Il vivait dans la prière et ne se nourrissait que d'un pain d'éclatante farine, plus blanc que neige et plus doux que miel, que Dieu, à none, chaque jour lui envoyait par un de ses anges. Un jour, il en reçut deux et il sut, par là, que quelqu'un était en route pour le venir trouver. Bientôt l'enfant apparut et, quoique harassé, le salua courtoisement au nom du Seigneur Jésus qui, pour nous tous, étendit ses membres sur la Croix, lui remit son parchemin et lui découvrit

l'étrange et menaçante merveille dont il venait se garantir près de lui.

Il arrivait à point. On était au samedi de la sainte semaine et le lendemain expirait le terme fixé par le Démon. Le saint homme prit par la main l'enfant qui tremblait de tous ses membres, le mena dans la chapelle et tâcha de le reconforter.

—« Ami, fit-il, qu'il te souvienne de la mère qui, là-haut, siège. Dame est du Ciel, dame est d'Enfer, et si l'ennemi te tenait enfermé dans sa gehenne sous triple porte il ne lui coûterait qu'un regard, qu'un geste pour que tes chaînes tombent et que tous les diables s'enfuient épouvantés. Sois donc joyeux et prends courage. Là où la lumière luit si claire, les ténèbres ne prévaudront pas. »

Ayant dit, des deux mains, il traça sur lui le signe de la croix, puis, ensemble, ils jeûnèrent jusqu'au soir, rompirent les pains apportés par l'ange, dirent matines et se tinrent en oraison jusqu'au jour.

L'aube pascale venue, l'ermite, après maints soupirs et maintes larmes, se prépa-

rait à célébrer le sacrifice. Voulant communier l'enfant pour déjouer toute ruse et toute volonté même de l'adversaire, il le plaça sur les degrés de l'autel, le tabernacle devant, pendant qu'il le protégeait par derrière. Mais, juste au moment où il allait prononcer les paroles consécatoires, Satan, aux aguets, put se saisir de sa victime qui disparut soudain.

— « Ah, Dieu ! cria le saint homme confondu et, peut-être, avec une pointe de dépit. — Ah, Dieu ! souffrirez-vous cela ? O Vierge, si tu t'éveillais ! Tu me paraïs bien endormie, ô Madame sainte Marie. Voudras-tu bien qu'on te ravisse celui qui s'est mis sous ta loi ?... »

Il se désespérait et sarglotait. Mais la Mère du Roi de gloire ne le laissa pas à sa peine. Comme il disait : *Per omnia*, pareille pour lui à la plus suave des musiques, il entendit la voix de l'enfant qui lui répondait *Amen*. Il le revit à travers ses larmes, maintenant joyeuses, lui donna le baiser qu'échangent ceux qui s'emploient au divin service, et.

avec une dilection parfaite, très doucement, plaça l'hostie sur des lèvres qui souriaient.

La messe finie, l'enfant se mit à conter à l'ermite comment Notre-Dame l'avait délivrée. Le Diable et sa compagnie l'emportaient en hâte avec des cris et des contorsions de joie. Mais dès qu'ils aperçurent, venant à eux, la Dame céleste, ils se dispersèrent, l'abandonnant et sans que rien ne les arrête dans leur fuite, ni ne leur donne envie de se retourner. Plus tôt que vent n'abat la pluie, ils durent gagner leur royaume tout furieux et tout confus.

Les mains jointes, le bon ermite rendit grâces à la Mère du Roi qui tout créa. Puis, il exhorta son jeune compagnon, l'invitant à se rappeler cette grâce insigne et décisive et à se donner sans réserve à celle qui venait de l'arracher aux dures griffes de l'enfer.

— « Sire, répondit le jeune homme, Dieu mette en moi telle force de le servir que je puisse mériter son amour. »

Tous deux, ensuite, dans leurs adieux,

mêlèrent leurs soupirs aux larmes, et très amer et douloureux leur fut le départ.

L'enfant revint d'abord chez le patriarche et vous imaginez la fête qu'on lui fit. Mais il ne s'attarda pas plus au retour qu'au voyage. On sait trop qu'une âme généreuse ne trouve jamais un pays qui lui soit aussi doux que le sien et on devine encore la joie que dut éprouver une mère anxieuse et repentante à la vue d'un fils dont elle avait failli causer la mort et la damnation. Que son cœur battit joyeux et clair dans sa poitrine dès qu'elle le contempla sain et sauf! Petits et grands, bien haut, louèrent la Vierge et sa puissance et celui qu'un tel miracle avait épargné s'enflamma pour Madame sainte Marie de cet amour si savoureux qu'il laisse bien loin, ternes et fades, toutes les humaines amours.

DU LARRON QUE NOTRE-DAME SOUTINT TROIS JOURS, DURANT QU'IL PENDAIT AUX FOURCHES, ET DÉLIVRA DE MORT.



COUTEZ, maintenant, ce bref récit d'un miracle auquel, pressé par d'autres, je ne veux point m'arrêter si longtemps.

Il y avait jadis un larron de bien trop grande adresse et réputation. Il vénérail la Mère de Dieu avec une si parfaite mémoire et une si abusive confiance que, toutes les fois qu'il se préparait à une expédition, il se mettait d'abord sous sa garde, puis partait délibérément. Il faut dire que s'il lui arrivait de rencontrer, après un coup fructueux, un pauvre homme ou une malheureuse, pour l'amour de Notre-Dame, il s'empressait de lui venir en aide et de se dépouiller, avec

complaisance, d'une part des biens qu'il venait de s'approprier.

Tant fit-il et tant se laissa-t-il décevoir par le Malin, qu'il fut pris sur le fait et, comme il était de renommée notoire, condamné à être pendu. Sans attendre, on lui passe la hart au col et le voilà aux fourches hissé.

On devine qu'il ne manqua point, à cette heure suprême, de se réclamer en son cœur, de Celle qu'il aimait tant. Et la Douce Dame, qui jamais nul des siens n'abandonne, l'entendit. Elle court, elle s'empresse à son aide. Ses blanches mains sous les pieds du misérable, elle le soutient de telle sorte qu'il n'éprouve ni douleur ni peine et peut se réjouir d'avoir montré dans son âge tant de piété pour qui l'en récompense ainsi.

Au troisième jour, ceux qui l'avaient pendu, s'en viennent voir où il en est. Quand ils l'aperçoivent sain et sauf, ils n'en croient pas leurs yeux. — « Sûrement, disent-ils, nous étions saouls quand nous avons travaillé ainsi et la hart est mal lacée ! »

Aussitôt, tirant leurs épées, ils les dirigent




*DU LARRON QUE NOTRE-DAME SOUSTINT
PAR TROIS JOURS*

contre le cou du patient. En vain poussent-ils leur pointe. Le fer ne prend pas plus dans la chair nue en apparence que sur un gorgéin d'acier. C'est que la Mère, alors, préserve aussi cette part du corps menacée. Le larron se rit d'inutiles efforts et découvre enfin le mystère.

— « Fuyez, fuyez, s'écrie-t-il, je me rie de tous vos gestes. Apprenez tous et sachez bien que de Madame sainte Marie, je reçois salut et secours. C'est elle qui me relève par les pieds pendant qu'elle tient sa main sur ma gorge. Jamais elle ne souffrira que je reçoive nulle atteinte d'aucun de vous. »

A ces paroles, à ce miracle, grande joie mènent et rendent grâce ceux qui étaient venus là pour un autre objet. Le pendu est dépendu bien vite. Le jour même, il devenait moine dans une abbaye et se vouait, avec une pieuse reconnaissance, à Notre-Dame qui écoute chacun et sert qui la sert, fût-ce le plus humble des hommes et le plus endurci des pécheurs.

DE L'ENFANT
QUE NOTRE-DAME RESSUSCITA

 **U**NE pauvre femme d'Angleterre avait un fils d'une sagesse exemplaire, d'une beauté merveilleuse et qui, chaque jour, bien qu'il ne fût nourri que d'aumônes, devenait plus beau et plus sage. Pour honorer Dieu et Notre-Dame, on le mit tout enfant à l'étude et la Sainte Mère, qui voulut aider à instruire le petit clerc qu'on lui vouait, amoncela si grand le savoir en lui qu'il possédait en six mois ce que les autres mettent quatre ans à apprendre. Et il n'y eut ni à le punir ni à le battre pour cela ; il était d'intelligence si claire, de mémoire si précise et si vive qu'il comprenait aussitôt ce qu'on lui disait et ne le mettait plus en oubli.

Or, il se trouva que, doué d'un organe admirable, il chantait si parfaitement et avec tant de justesse, d'onction, de piété, que tous ceux qui écoutaient de lui hymnes, cantiques et séquences pensaient entendre un angelot. Jamais voix d'enfant ne fut prenante comme la sienne. Il en usait d'ailleurs avec modestie, sans se faire prier, il s'appliquait à la bien conduire, tout au souci de plaire à ceux qui, pour l'ouïr, le menaient en leur logis, le conviaient à leur table et lui octroyaient, en récompense, pains, demi-pains, quartiers de viande et pièces d'argent. Riche de ces dons, il les portait à sa mère, à qui, doux et souriant, il disait :

— « Tenez, tenez ! vous vivez de restes d'autrui, mais si vous saviez ce que j'ai le cœur serré en vous voyant contrainte ainsi de mendier ! Par l'âme de mon père et pourvu que Dieu et la Vierge gardent mon corps sauf et saine ma voix, dorénavant vous n'aurez plus à tendre la main, et nous subsisterons au large sans avoir besoin d'aller de porte en porte implorer la pitié des gens. »

Parmi les chants que savait notre chanteur était ce beau répons de l'office de la Purification qu'expriment ces mots : *Gaude, Maria*. Les paroles en sont suaves et tendres, l'air très plaisant et, se rappelant en son cœur la Mère Marie qu'il aimait, l'enfant le prononçait avec une ferveur si touchante qu'il faisait venir les larmes aux yeux du peuple qui l'écoutait, admiratif et recueilli, et le retenait de çà de là, jusqu'à ce que la nuit fut tombée.

Un jour qu'il jouait par la ville, il entra dans la Juiverie et tomba par chance au milieu d'un groupe de clercs laïques, de chevaliers qui, le reconnaissant, le prièrent de leur dire, sans délai, le doux chant de Notre-Dame. Il s'exécuta et fit si bien que nombre de ses auditeurs se mirent encore à pleurer. Les Juifs eux-mêmes osèrent se rapprocher à la faveur de la foule et l'un d'eux devint si outré de fureur, entendant le verset qui le maudissait, lui et sa race, qu'il rêva d'assommer de son bâton qui lui procurait telle honte. Mais il sentit bien que c'était

fini de lui s'il s'abandonnait à son envie et, désespérant de réussir par la violence, il résolut d'user de cautèle et de se venger plus sûrement.

Les auditeurs dispersés, il s'approcha du jeune artiste et doucement aussi bien que doucereusement le déçut :

— « Petit clerc, lui dit-il, certes tu as été à bonne école car jamais je n'ai entendu chanter comme tu fais. Et, chantant, tu m'as enchanté ainsi que chacun et mon âme demeure sous le charme du répons que tu nuancas si bien. Je veux te l'entendre redire. Viens donc chez moi ! Aussi vrai que je crois en Dieu, tu me verras accorder et céder à ta mère, qui en sera plus heûreuse et mieux à son aise, tout ce qu'elle te demandera. »

Sans soupçon, simple comme un ange et tout content de la promesse, l'enfant suivit l'hypocrite. Or, écoutez l'horrible chose : aussitôt dans sa maison, le Juif ayant fermé sa porte, se saisit d'une hache et porte un tel coup à l'innocent qu'un bœuf en eût reçu la mort. Le pauvre clerc s'effondre,



DE L'ENFANT QUI CHANTAIT LE RÉPONS GAUDE MARIA!

vomissant le sang et la cervelle par sa belle bouche. Le bourreau, cependant, avec diligence, creuse, sous son huis, une fosse où il l'enfouit, puis il piétine la terre dont le piteux cadavre est recouvert.

Dolente va, le soir, la pauvre mère dans la cité quand elle ne voit pas rentrer son fils. Ne doutant guère qu'il ne lui soit arrivé le pire, elle se lamente, implore sainte Marie, frappe son sein et demande des nouvelles à chacun. Hélas ! nul ne peut lui répondre. La nuit passe, le matin vient, la voilà de nouveau sur les places et aux carrefours : tout ce qu'elle entend ne sert qu'à raviver sa douleur. « Nous ne savons rien de votre enfant, lui dit-on, mais nous sommes bien sûrs que s'il lui était arrivé le moindre mal, tout le monde en serait chagrin ». Et d'autres : « Bonne femme écoutez ceci. Votre fils, hier soir, chanta longtemps et merveilleusement, dans la rue des Juifs, le beau répons de Notre-Dame. Les maudits, pour écouter, de toutes parts s'assemblèrent. Il est possible qu'ils l'aient enlevé à la nuit tombante et Dieu connaît alors le destin

qu'ils ont dû lui faire subir. Ils entendaient, pleins de honte, une voix céleste célébrer les louanges de Celle qu'ils haïssent plus qu'autre chose, et, là où les fidèles pleuraient et se délectaient, ils nourrissaient leur mâle rage. La douce Dame, sûrement, ne laissera pas le crime impuni. Elle est engagée dans la querelle et elle découvrira le meurtrier par quelque miraculeuse voie ».

La triste femme, pourtant, ne laisse pas de sangloter et de se plaindre. Jour et nuit en larmes, devant l'autel de la Vierge, elle ose reprocher à la Reine de gloire de ne pas avoir gardé assez bien l'innocent qui lui faisait tant d'honneur.

— « Comment, lui crie-t-elle, vous accorder confiance si vous avez aussi mal défendu le meilleur des vôtres ? »

Elle a tant gémi, tant veillé, qu'elle demeure là immobile, trop faible pour manger ni boire. Et clercs et prêtres, atterrés, ne se résignent pas à la perte de leur jeune compagnon.

Plus de trois semaines déjà s'étaient écoulées. La mère, folle de douleur, continuait

d'errer par les rues se tordant les bras et suppliant Dieu ou de la prendre ou de lui rendre son enfant. Elle criait si fort qu'elle finit par assembler toute la ville autour de sa personne. Comme elle passait dans la Juiverie son désespoir redoubla et elle se prit à gémir.

— « O mon fils, ô mon fils, ô mon doux enfant, mon cœur se brise ! Certes tu es bien mort ici, comment eusses-tu, sinon, supporté que je pousse vers toi des appels si déchirants sans me répondre ? Si tu vis pourtant, si tu vis, ne sois pas dénaturé à ce point. Parle, parle-moi : où es-tu ? Oh ! un mot, ne fût-ce qu'un mot de ta bouche ! »

Elle dit et tomba pâmée sur le sol, déchirant ses vêtements, battant sa poitrine, s'arrachant les cheveux. Puis elle reprit :

— « Ah ! Mère, Mère du Roi de Paradis, je t'avais recommandé, les mains jointes, mon enfant, je te l'ai consacré, j'ai voulu qu'il soit instruit à ton service. Qu'en as-tu fait, qu'en as-tu fait ? Je n'ai jamais entendu dire que tu aies coutume de perdre ce qu'on remet entre tes mains. Je me repens et te vénère,

mais je t'en supplie, ô très pure, montre-moi mon fils mort si tu ne veux me le rendre vif, ou retire-moi près de lui. »

Elle tomba sans force et se tut, le visage décomposé. Tous, petits et grands, la contemplaient saisis d'une compassion indicible et désespérant de voir nul remède amender un si grand malheur. Mais Celle-là veillait et entendait qui paraissait endormie et sourde, Celle qu'on ne supplie pas en vain.

Au milieu du silence une voix s'éleva, une voix que l'on reconnut bien vite et qui chantait, plus suave, plus émouvante que d'habitude et semblait ne pas appartenir à la terre. Elle modulait : *Gaude, Maria*. Mort, enterré au fond de sa fosse, et, par la toute-puissance de Notre-Dame, le jeune clerc s'éveillait pour proclamer d'abord la gloire de la Souveraine bénigne et tendre qui venait de le ressusciter...

— « J'entends mon fils ! J'entends mon fils ! s'écriait la mère éperdue. »

— « Au Juif, au Juif, hurlait la foule, ce sont ces monstres qui ont tout fait. »

Clercs et laïques se précipitent, culbutent

les maudits qui se retirent et se verrouillent chez eux. Mais les assiégeants ont vite faits de forcer les portes. Ils pénètrent partout, cherchent l'enfant, l'appellent et fouillent jusqu'au moindre réduit sans arriver à découvrir d'où part la voix.

On pense si le criminel, entendant le chant puis le tumulte, et voyant éclater au jour, par un miracle, son obscur forfait, s'était enfermé dans sa maison. Il demeurait là, tremblant et dévoré d'angoisse. Sa porte, bientôt, vole en éclats et la foule se rend maîtresse du logis, sûre cette fois du succès.

— « Il est ici, s'écrie-t-on, il est ici », et comme on ne le voit nulle part : « Certes, c'est enchantement et diablerie. Il chante là tout proche, autour de nous, on ne l'aperçoit point et on dirait qu'il se cache en terre ».

Décus, les gens hésitent et se rassemblent sur le seuil :

— « Il est là, s'écrie quelques-uns, ici, dessous dans quelque puits. »

Des mains agiles se mettent à creuser, la fosse est à découvert et l'enfant apparaît,

sain et sauf, frais ainsi que rose, et tel que si, dans son sein, la Vierge l'eût gardé... On le regarde, on le contemple et nul ne se rassasie d'une aussi belle vue. Mais, quand sa mère à son tour le tient, on ne peut plus s'en approcher.


Grande fut la fête et haute la liesse qui célébrèrent la merveille. Le garçon promenait par la ville un visage souriant et, malgré sa balafre, mieux guéri par Notre-Dame que par les herbes les plus subtiles du coup affreux qu'il avait reçu. Les plus sages de la Cité se réunirent autour de lui et le prièrent, avec douceur, au nom de Dieu, de leur conter en hâte comment on l'avait arrangé ainsi. Et il leur dit :

— « L'autre soir, après la fête, un Juif qui ne m'aimait guère, bien qu'il feignît de me caresser, m'emmena chez lui sous prétexte d'écouter mon beau répons. Là, il me frappa d'une hache et depuis il ne me souvient de rien d'autre, car il me semble que je m'endormis. Dans mon sommeil une belle dame m'apparut, la douce mère de Jésus. Elle

m'éveilla, me disant que j'étais chose trop précieuse pour elle, à cause de son office dont je savais charmer chacun, pour qu'elle me laissât périr. Je recommençai, dès ce moment, à chanter. Vous en savez autant que moi.

— Ah ! se mirent à crier les prêtres, ah ! chantez, sonnez, chantez ! Jamais plus beau miracle n'advint depuis le jour où Dieu naquit ! » Il faudrait dix langues, cent voix pour rapporter les joyeux transports et de l'église et de la foule. Mainte grosse cloche est mise en branle, grandement honorée, louée, l'ouvrière d'une telle œuvre. Par sa vertu, de nombreux Juifs se convertirent et, quittant l'erreur, se rangèrent au service de Celle qui les sauvait. Les autres furent châtiés ou occis : que ne méritent des cœurs capables de résister à des témoignages aussi probants !

*DU MOINE IVROGNE
QUE NOTRE-DAME DÉFENDIT*

 **N** certain moine chérissait Madame sainte Marie avec tant de ferveur qu'il ne manquait pas la moindre occasion de s'employer aux œuvres et au service de cette Mère incomparable. Il était sacristain et il fût demeuré un modèle parmi ses compagnons s'il s'était enivré moins souvent. Mais il ne pouvait résister à la tentation de la bouteille et il devait porter ainsi la tache d'un vice honteux.

Une nuit qu'il s'était empli de vin à ne pouvoir se soutenir, le besoin le pressa d'aller se coucher. Ce n'était pas déjà si facile. De plus, le Malin qui l'épiait, lui réservait un de ses tours. Sitôt qu'il le vit pénétrer dans le cloître, tout chancelant et échauffé, il se dres-

sa devant lui en semblance de taureau mugissant et l'assaillit, cornes baissées. Il l'eût certainement percé de part en part n'était une Demoiselle qui accourut soudain. Elle était si belle que rien d'aussi beau vous n'avez vu, elle s'en venait toute gracieuse, vêtue d'une simple tunique, les cheveux épars et brandissant, dans sa main droite, un foulard blanc.

— « Fuis, s'écria-t-elle, s'adressant tout en courroux au monstre, fuis, car je ne souffrirai pas que tu fasses le moindre mal à mon ami. »

Ébloui, le diable recula et, pendant qu'il s'effaçait, la Demoiselle disparaissait, laissant le moine sain et sauf.

Il n'était pas moins ivre et, autour de lui, les arceaux du cloître continuaient de tourner. Cependant, d'une voix tremblante et machinale, il ne cessait de se recommander à Dieu et d'implorer sainte Marie. Près de l'église le diable reparut, sous la forme, cette fois, d'un très grand chien noir à longs poils. A la gorge, le malheureux sent déjà des crocs quand il lui souvient de Celle qui l'a sauvé. Il



DU MOINE ET DU LION

l'appelle à son aide et la voilà qui, de nouveau, chasse le Démon, le menaçant fortement. Mais elle disparaît encore et laisse, à son embarras, le pauvre ivrogne qui ne peut plus aller avant.

— « Que ne m'a-t-elle mené jusqu'à ma cellule, murmure-t-il en peinant pour y parvenir. » Or, voilà bien une autre affaire. C'est un lion qu'il trouve à la porte du moûtier. Le fauve n'attend point pour prendre son élan. Et c'est la demoiselle qui, de nouveau, le reçoit. Irritée, elle court à lui, armée d'une verge, et le bat si bien qu'elle le couche à terre et que peu s'en faut qu'elle ne l'assomme tout à fait.

— « Ça, dit-elle, recommence, et il y a dans un coin de l'enfer une fosse si profonde et une laisse si étroite que tu ne pourras faire ni arrière ni avant... »

Piteux et la queue basse, l'animal s'est enfui : plus de danger qu'il reparaisse maintenant.

La jeune fille, alors, prend le malheureux par la main, d'un geste elle le désenivre,

pas à pas, délicatement, elle le conduit à son lit. Honteux d'avoir été surpris en tel état, le sacristain n'ose rien dire ni demander qui le soigne ainsi. Souriant, de ses doigts polis, la Demoiselle a écarté le drap puis rabattu la couverture. Elle place l'oreiller sous la bonne tête surprise, elle borde le lit et, après avoir touché le front, la poitrine et les épaules du patient, au nom du Père, du Fils et de l'Esprit, elle parle ainsi :

— « Prends garde ! Et demain matin, sans délai, va te confesser à celui de tes frères que j'aime le plus sans qu'il y ait à cela grande merveille puisque du couvent il me sert le mieux et me salue le plus souvent. »

Elle lui dit le nom de ce frère. Et il répondit :

— « Dame, j'agirai selon votre désir. Mais si cela peut se faire, je vous en supplie le cœur dolent et les mains jointes, daignez me dire qui vous êtes et me révéler votre délectable nom. Vous m'avez apporté, Dieu vous le rende, si grand secours et si grand bien que je vous aime plus que toute chose. Vous

ne serez donc pas surprise si je vous demande comment, en vous rendant grâce, vous appeler ?

— Eh bien, dit-elle, je suis Marie. Celui qui, de moi, reçut sang et chair, me créa aussi, me façonna. Je suis sa Fille et sa Mère et il est, à la fois, mon Père et mon Fils. »

Le sacristain, éperdu autant qu'éploré, tendait les bras vers Notre-Dame. Il l'a remerciée mille fois de lui avoir rendu le sens et de l'avoir délivré du taureau, du chien et du lion. Puis, sautant à bas de son lit, il s'est prosterné devant elle, cherchant à lui baiser les pieds. Mais, si vite qu'il ait agi, il l'a vue s'effacer le temps d'ouvrir et de fermer la porte, sans savoir ce qu'elle a pu devenir... De larmes bien chaudes il l'a pleurée.

Le lendemain, de bon matin, il ne manqua pas de venir conter au saint moine ce qui lui était arrivé. Celui-ci, émerveillé, lui imposa pénitence et, tous les deux, tant qu'ils vécutent, s'empressèrent au service de la Mère divine avec plus de piété encore qu'ils n'avaient fait jusque-là.

LE MIRACLE DU RICHE HOMME ET DE LA PAUVRE VIEILLETTE

DANS la paroisse d'un prêtre riche et envieux, comme il y en a trop encore, le même jour un homme et une femme moururent d'une mort bien différente. La femme pauvre, pauvre vieille, vivait dans une maisonnette délabrée, enclose de pieux pourris et de fils de fer rouillés et plutôt semblable à une étable à porcs. Elle menait là des jours lents et sombres, car elle avait aussi peu de pain que mauvais gîte ; décharnée, elle couchait dans un lit qui ne comportait ni foin, ni paille, mais simplement un chaume grossier recouvert d'un drap de chanvre. Chevrotante, déguenillée, il n'y avait ni mal, ni malice en elle. Elle ne moissonnait d'autre moisson que le pain

qu'elle mendiait par la ville, et quand un bourgeois lui donnait quelque piécette elle en achetait une petite chandelle qu'en l'honneur de Notre-Dame, elle allait aussitôt allumer.

L'usurier, prêtant toujours à des taux criminels, accumulait pour le plaisir d'accumuler, courait foires et marchés pour en revenir plus avide et ne prisait aucun voisin la queue d'une poire. Il grossissait ainsi de la chair d'autrui et prospérait par les manœuvres les plus haïssables. Il lui arriva pourtant, comme à tous, de mourir. Sitôt qu'il se sentit malade, il se fit porter, suant et tremblant de fièvre, dans un grand et beau lit chargé de couvertures et paré de courtes-pointes. Ses parents l'entourèrent, ses fils et ses filles se mirent à gémir, pleurant plus le corps que l'âme, et on n'eut garde, enfin, d'oublier le prêtre. Celui-ci s'empresse et accourt avec son clerc, tâte le pouls au moribond et fait clore portes et fenêtres pour que l'éclat du jour ne blesse pas les yeux mourants.



DU RICHE HOMME ET DE LA VILLETTE POVRE

— « Sire, dit-il, d'un ton patelin, si vous pouviez transpirer un peu cela vous soulagerait. Au reste, tenez-vous en repos ; il y a de la ressource en vous et on en a vu revenir de plus loin. Ne laissez pas, pourtant, de donner ordre à vos affaires. Pensez à votre testament, cela ne fait mourir personne et aide, par chance, à guérir.

— Seigneur prêtre, répond l'avare, je n'ai rien à laisser qu'à mes enfants et à ma femme.

— Ne parlons pas de cela », s'écrient les siens, moins soucieux, en leur cœur pervers, de l'âme et du corps du malade, que de la part de ses biens qu'ils convoitent secrètement.

Pendant ce temps, la vieillette, seule, couchée sur son pauvre lit, contemplait la mort face à face et se recommandait à Notre-Dame. Personne qui la serve sauf une toute jeune fille. Elle envoie chercher le prêtre, le priant, au nom du Roi de gloire, de la venir communier. L'enfant éplorée accourt chez l'usurier. Mais le mauvais curé lui repart :

— « Oh ! je n'ai pas à me presser, les vieilles

ont la vie dure, il faut que le mal les assomme et celle-ci m'attendra bien. Plût au ciel qu'elle fût déjà pourrie en terre et cet honnête homme hors de cause ! Vous voyez bien qu'il est trop bas pour que je le puisse laisser. »

La triste messagère s'en vint apporter la réponse. Et la vieille dit résignée :

— « Ma douce sœur, puisque nul ne veut m'assister, je me remets aux mains de Dieu et de sa sainte Mère. Au corps déjà suffit sa peine : que la Vierge ait soin de mon âme ! »

Le diacre qui avait accompagné le prêtre était un bon chrétien, déjà sur l'âge et plein de piété. Il fut indigné des dures paroles de son seigneur. Mais, dissimulant ce qu'il en pensait, il s'approcha et lui fit observer à voix basse qu'il y avait grand péché à différer ainsi de se rendre aux vœux d'une mourante.

— « Comment, répondit le vilain sire, quitter, pour une truande qui mendie son pain de porte en porte, un homme si riche ? Certes, si sage que vous paraissiez, votre conseil n'est pas bon.

— Si vous le permettez, et avec l'aide de Dieu, j'irai à votre place.

— Or, à votre aise, tant que vous voudrez ! »

Le clerc, fort bien instruit, prend le corps de Notre-Seigneur et accourt vers la maison de la pauvre femme. Il n'y trouve nul servant, mais il y aperçoit une si grande clarté qu'il s'en effraye. Or, s'approchant, que voit-il ? Autour du grabat, sont assises douze jeunes filles d'une beauté merveilleuse ; au chevet du lit, la Vierge elle-même, plus blanche que fleur de lys, un mouchoir à la main, essuie la mortelle sueur qui perle sur le visage de la moribonde. Le clerc, épouvanté, se demande s'il ne va pas tourner le dos pour vite fuir. Il se rassure car la débonnaire Dame, venant à lui, figure le signe de la croix sur son front, ses épaules, sa poitrine, et les douze suivantes se lèvent pour s'agenouiller devant l'hostie. Il n'ose toutefois remuer et la Mère de toute pitié dit :

— « Ami, n'ayez crainte, et asseyez-vous près de ces jeunes filles devant ce lit. »

Il obéit, et elle reprend :

— « Or, tôt, confessez maintenant cette créature et lui donnez ensuite le corps de Celui qui, en moi, et chair et sang daigna chercher. »

La mourante communiée, une des bienheureuses demanda si on n'allait pas emporter l'âme.

— « Ma fille, répondit la Vierge, il nous faut éprouver encore un peu le corps pour que cette âme en sorte nette et toute prête au Paradis. En attendant, retournons au Ciel, quand l'heure sonnera, nous reviendrons. »

Elles disparurent, et le clerc, tout heureux d'une vision si glorieuse, s'en retourna chez l'usurier. Mais là, un autre spectacle l'attendait.

— « Ça, criait le misérable, chassez. chassez ces chats qui vont m'arracher les yeux... »

Et personne ne le comprenait, ne voyant rien, sauf le clerc qui, le regard ouvert aux choses divines savait bien ce qui se passait. Autour du lit somptueux, mille chats noirs comme charbon, velus comme chiens mâtins,

dents longues et ongles aigus assaillaient le malade, tantôt près de l'étrangler, tantôt le fouettant de leurs queues parmi des sauts et des hurlements. Le diacre, ne doutant point que ce ne fussent là démons, invoqua la Vierge et murmura :

— « Laissons ce vilain à ses diables et allons nous en chez notre vieille dont la maisonnette, noire et laide, l'emporte de tant sur ce palais. »

Il y va, prêt à préparer les obsèques s'il la trouve morte. Mais la Vierge, avec sa compagnie, l'avait déjà prévenu. Il n'ose encore entrer, de crainte. Notre-Dame, de nouveau, l'appelle et le fait asseoir. Alors, tombant à ses pieds, il la supplie de libérer la malheureuse qui souffre trop. Marie, pleine de pitié, se tournant vers le grabat s'écrie :

— « Oh ! âme bienheureuse, ne crains point. Sors de ton corps et viens à moi. Je t'emmènerai, pleine de joie, devant mon Fils, le Roi de Gloire. Parce que tu m'as toujours honorée tu gagnes la vie éternelle. Tous ceux du siècle qui m'aimeront d'un tel cœur en

partiront de même pour aller prendre part à la béatitude aux Anges déparée. »

Elle dit : l'âme s'est libérée de sa chair. Notre-Dame, doucement, l'a reçue dans ses bras. Elle l'emporte au Ciel parmi le Chœur des douze vierges. Le diacre, sans plus tarder, ensevelit le cadavre. Il dit les prières d'usage et récite les litanies, ne demandant d'autre prix, pour son service, que la gloire d'honorer Celle qui sait ainsi payer ce qu'on fait pour Elle ici-bas. Puis il se met en chemin pour annoncer la nouvelle à son maître qui est encore chez l'usurier.

Il y trouve tout en deuil et en cris. Les fils pleurent, les filles hurlent en s'arrachant les cheveux et l'agonisant pousse de telles clameurs qu'on dirait un antéchrist.

— « Jésus, s'écrie le diacre, qu'est ceci ? »

Plein d'horreur et faisant maints signes de croix, la maison, telle qu'il la voit, lui apparaît pleine de diables tous armés de fers rougis au feu. Leur prince s'avance vers le mourant et lui plante son croc dans la gorge :

— « Hélas, dit l'âme, c'est fini. Maudite

l'heure où je suis née ! Pourquoi n'ai-je pas aimé les biens du Ciel plus que les vanités de ce monde ? Pas de réponse, pas de secours ? Hélas ! Hélas !... Mes gains, mon avarice me mènent droit au brasier d'Enfer et mes marcs d'argent ou d'or ne servent plus de rien ici...

— Paix, répond Satan, nous n'avons que faire de vos fables. Oui, les flammes vous attendent, pleines de crapauds ou de couleuvres et vous ne les avez pas volées ! En avez-vous conclu de puants marchés ! Vos grandes bourses d'usure vous seront pendues au cou ; grenouilles, lézards et sangsues vous crèveront les yeux, vous suceront la cervelle, vous mangeront la langue et le palais, vous rongeront le cœur, le ventre. Dès aujourd'hui, il vous conviendra de subir ces peines et quand vous sentirez la chaleur vous me direz des nouvelles du supplice qui attend dans l'autre monde les gens comme vous. »

Lors, il le frappe et le reffrappe, l'âme sort, aussitôt happée au passage et, au bout des fourches, emportée dans un horrible tumulte en enfer...

Or, pendant qu'on se lamente, le diacre, encore épouvanté, s'enfuit appelant la Vierge au secours. Et Marie lui apparaît et le rassure :

— « Tu as eu peur pour lui, dit-elle en souriant, tu as eu peur, beau doux ami. Mais sache bien que l'Ennemi perd tout pouvoir dans ton cas. Continue de veiller, car ta fin est proche, persévère et tu seras sauvé. »

Entendant ces mots, il se prosterne et vénère Notre-Dame qui disparaît. Depuis, il amenda si bien sa vie que lorsqu'à son tour son heure vint, tout droit son âme s'envola jusqu'au paradis.

DU MIRACLE DE SAINT-BONNET

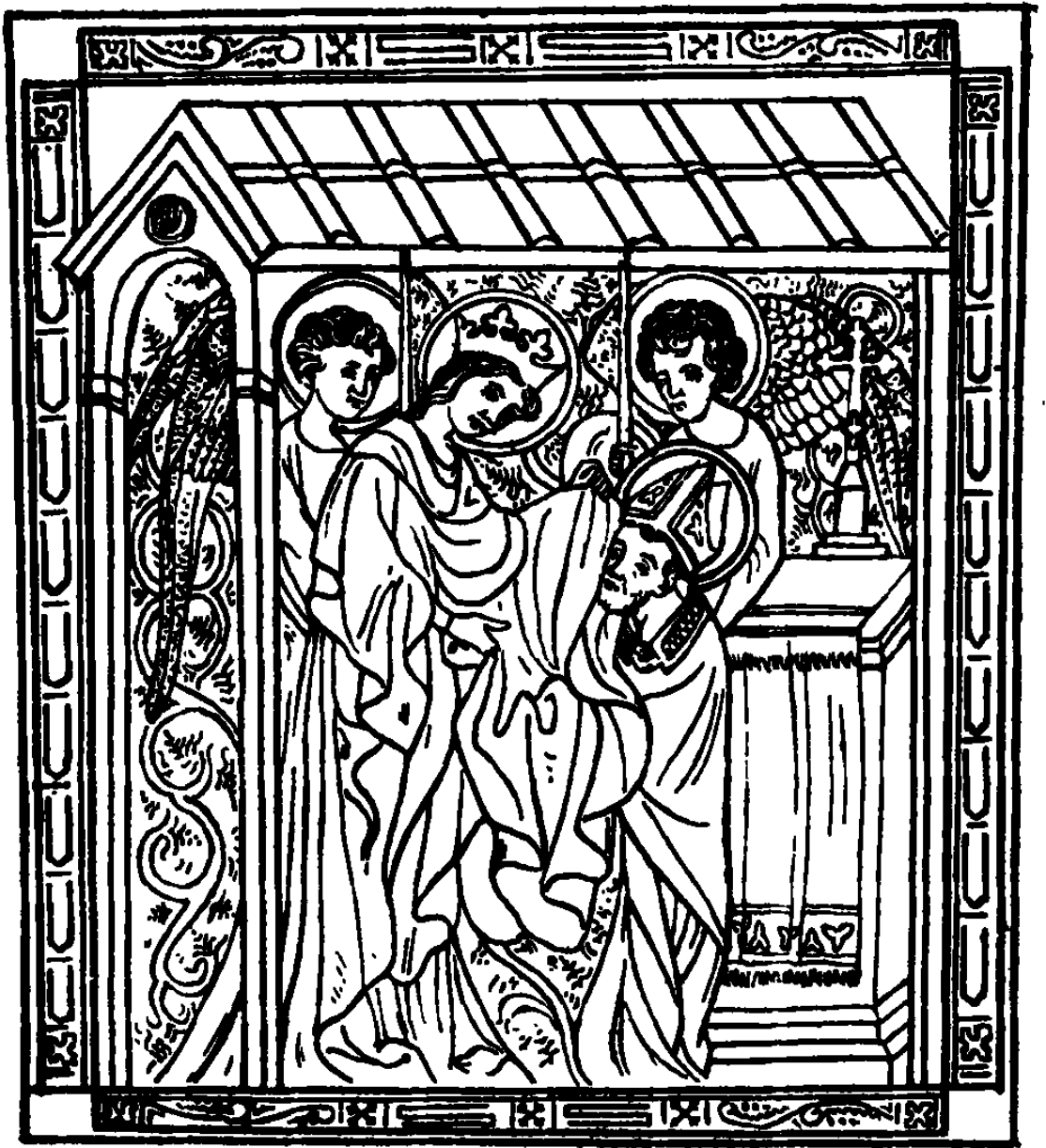


BONNET, évêque de Clermont, fut en son temps de haute renommée. Il servait avec diligence la Mère du Roi qui jamais ne ment, et il fut toute sa vie son chapelain, ne se souciant, jour et nuit, d'autre bien ni d'autre soin. Or, un grand désir le pressa d'aller vénérer, dans son sanctuaire, Saint-Michel et de le prier d'être son truchement et son intercesseur auprès de Marie.

Après avoir longtemps gémi et prié, il demeura seul dans l'église et poursuivit son oraison parmi l'ombre croissante. Vers minuit, alors qu'il s'affligeait et battait sa coulpe, il entend, semblant descendre du ciel, un chant suave et si merveilleux que son cœur en est tout réjoui. En même temps, une

telle clarté s'étend sur la nef, qu'on dirait qu'il y est midi. Le pénitent tout effrayé doute s'il veille ou s'il dort et supplie la sainte Mère de tenir ses sens à l'abri de l'illusion et du mensonge. Et il recule contre un pilier où il retombe à genoux les mains jointes sur sa poitrine qu'il contient.

La mélodie, pourtant, loin de cesser, s'amplifiait. Le vaisseau se remplissait tout entier d'AnGES, de Patriarches et d'Archanges splendides et battant des ailes. Ils s'avançaient en une procession somptueuse, une croix portée devant eux, et ils chantaient leur chant de gloire et de louange d'un accent qui eût pénétré toute chair. Après la troupe céleste venaient les Apôtres, les Confesseurs, les Martyrs, puis, dans une clarté insoutenable le céleste visage de Marie elle-même, triomphante et couronnée, encensée d'un chœur de Dames et de Demoiselles dont la voix, aux oreilles du saint évêque, paraît atteindre les voûtes, dépasser le monastère et gagner le monde entier. Notre-Dame assise dans la chaire, un Ange s'avance res-



DE SAINT BON, ÉVÊQUE DE CLERMONT

pectueusement pour prendre ses ordres et demander qui chantera la messe.

— « Je veux, dit-elle, je veux que ce soit mon chapelain Bonnet. Nul mieux que lui n'y suffira. »

A ces paroles, l'évêque épouvanté ne sut que répondre ni que faire. Dans son émoi, il se rapprocha davantage de son pilier et s'y colla d'une telle force que la pierre s'amollit et que la place de son corps s'y voit encore. Mais il fallait bien obéir. Saintes et saints, menant grande joie, le revêtirent d'atours trop beaux pour les décrire ; les Anges, les Prophètes et les Patriarches le conduisirent devant l'autel et il dut célébrer l'office pendant que les hymnes, les répons, les litanies jaillissaient des pures bouches des Archanges, des saintes, des vierges et qu'il se pénétrait de la puissance de Celle qui peut se manifester par de tels effets.

Le sacrifice consommé, la douce et savoureuse Dame descendit dans le chœur, s'en vint à l'évêque et lui dit :

— « Ami, je ne veux pas que tu m'aies

servie pour rien. Reçois de moi cette chasuble, revêts-là dans ton saint emploi, je l'ai fait faire de telle sorte que jamais tu ne la verras ni passer avec le temps ni s'user. »

Elle le quitta, lui laissant la chose entre les mains. Dès qu'il fut jour, le saint homme retourna vers Clermont, conta le miracle et prouva la merveille par le don. Et chacun admira et s'édifia. Car la chasuble parut bien œuvre céleste. On eut beau l'examiner, la tourner et la retourner, on n'y trouva nulle couture. Elle était pareille à l'endroit comme à l'envers, ténue, légère ainsi que brise, tournée à ne pas la sentir et plus éblouissante en sa blancheur que la neige qui, sur les branches, vient de neiger. Le bon évêque la serra précieusement dans son église, ne la sortant qu'aux jours de fête et continua d'être en modèle à ses ouailles jusqu'à sa mort qui ne tarda guère, car Notre-Dame l'aimait trop pour le laisser longtemps ici-bas.

On conte, de plus, qu'un autre évêque, après lui, fut assez fou pour vouloir tenter telle aventure.

— « Ma foi, songea-t-il, je m'en irai aussi à Saint-Michel ; si je me trouve seul avec la Vierge, elle me fera aussi chanter la messe. Or, comme je chante aussi bien que Bonnet à qui elle donna la chasuble miraculeuse, j'en recevrai sans doute une pareille, à moins qu'il ne me soit offert une aube, une ceinture ou toute autre pièce du vêtement sacerdotal. Certes, un lieu où l'on risque-ceci, est bon à fréquenter. »

Il y courut bien vite et fit ce qu'il avait pensé. Seulement, il but tant de vin et leva le coude si souvent pour se donner du courage, qu'il s'entêta d'abord et arriva ivre comme une soupe dans l'église. Là, au lieu de prier et de veiller, sans besoin de couverture ni d'oreiller, il s'endormit presque aussitôt à plat ventre sur les dalles. Et un miracle eut lieu encore, mais pas de la même nature. A sa stupéfaction, en effet, il se réveilla au matin à Clermont, dans son lit. La débonnaire Dame ne voulut d'autre pénitence et lui laissa tout loisir de s'amender.

*DE L'EXCOMMUNIÉ
QUI NE POUVAIT TROUVER
QUI VOULÛT L'ABSoudre*

IN prêtre, en sa paroisse, avait un pécheur si scandaleux et si endurci qu'il n'en pouvait venir à bout. Il avait beau le poursuivre en tout lieu, en toute occasion l'exhorter, le citer, ou le morigéner au prône, c'était chansons pour ce mécréant. A la fin, désespérant de le ramener et pour faire un exemple, il l'excommunia, chandelle au poing et dans les formes. L'intéressé ne s'en émut pas davantage et le temps coula de telle sorte que son pasteur mourut sans que lui fût relevé l'anathème.

Mais Dieu trouve quand il lui plaît la voie des cœurs. Le condamné, venant à s'exami-

ner, considéra que si la mort le surprenait en cet état, il serait perdu sans remède, et il se mit en quête de quelqu'un qui le réconciliât. Il s'en fut d'abord trouver son nouveau curé, à qui, dans le détail, il exposa le cas. Mais le prêtre hésitant, ne se risqua pas à prendre sur lui de l'absoudre et l'adressa à l'évêque qui, tout aussi scrupuleux, le renvoya à Rome. Pas plus à Rome qu'ailleurs, il ne trouva aide ou conseil. Alors il se mit à errer par le monde, visitant moines et reclus. De plus en plus angoissé, plein de terreur à l'idée de ce qu'il lui adviendrait s'il périssait, il allait, battant sa coulpe, s'humiliant devant le Roi de Gloire et regrettant avec amertume d'avoir réduit à le détruire celui qui le voulait sauver. Sept ans entiers, il poursuivit ses pèlerinages sans être plus avancé qu'au premier jour.

A la fin, par la grâce de Dieu, il rencontra, en Egypte, un solitaire vieux et plein de sagesse en actes comme en propos et si parfait qu'il vous faudrait aller longtemps pour trouver quelqu'un de pareil. Le saint homme



DU MIRACLE DE L'ESCOMMENIÉ

menait dès ici-bas, la vie des Anges, disait souvent matines, buvait de l'eau claire, ne mangeait que des légumes crus et méprisait les plaisirs. Ainsi fait, il ne fut pas long à comprendre le triste cas de notre pécheur.

— « Ami, lui dit-il, l'Évangile nous apprend qu'au moment de se séparer de ses apôtres, Jésus leur donna pouvoir de lier et de délier sur la terre. Ceux-là donc furent de peu de savoir et de petit esprit qui refusèrent de t'absoudre. Toutefois, Dieu sans doute voulut t'éprouver par là. Écoute, je connais un fou qui pourrait bien, dans la circonstance, te porter secours. Veux-tu t'adresser à lui ? »

Et l'autre s'étonnant, il reprit :

— « Par le Saint-Esprit, certes, celui dont je te parle n'est pas réellement fou. Il est si avisé, au contraire, qu'il ne consent à passer pour tel que pour faire son salut. Car, sache-le, ce qui est folie aux yeux du monde est sagesse au regard de Dieu et qui veut conquérir le Ciel doit être méprisé par le siècle. Le fol, donc, à qui je t'adresse, riche et noble, s'est voué à la misère et au mépris pour être

mieux à l'Éternel et à sa Mère, et il livre son corps à la honte pour mieux assurer la gloire à son âme. Tu ne découvriras trente lieues à la ronde meilleur clerc ni plus exact servant de Notre-Dame. Qu'il prie pour toi cette bonne Mère et elle aura vite mis ordre à ta conscience. Mais je dois t'avertir que tu as à marcher longtemps encore et qu'il te faut aller jusqu'à la cité d'Alexandrie pour trouver cette fin à tes maux. »

Le pécheur se décourage et, trop surpris, ne sait que dire. Le bon solitaire le reconforte, lui remet une lettre et le renvoie après l'avoir, avec instance, recommandé à Dieu.

Longue est, au pèlerin, la route que, plus d'une fois, il doit arroser de ses larmes. Arrivé avec peine à Alexandrie, quinze jours il erra par les rues et chercha en vain. Tant fit-il qu'il aperçut enfin un homme pâle, à demi-nu, décharné, le crâne ras et qui paraissait hors de sens. La foule le suivait par groupes, lui lançant à la tête de vieux souliers pleins de boue et de sales torchons, tout en hurlant : « Au fou, au fou ! ». Le pécheur se

demande si ce ne serait pas là son homme et, suppliant la Vierge de l'éclairer, il accompagne d'un peu loin le cortège. Les gens surexcités assaillent le malheureux et sont près de le mettre en pièces. Qui le bat, qui le secoue, qui le tire, qui le pince, qui lui crache au visage, qui le couvre d'ordures. A la nuit tombante seulement, la troupe se débande, lasse de crier ou de frapper.

Le pécheur suit toujours le misérable. Il le voit sortir de la ville, entrer dans une mesure, se diriger un beau cierge à la main vers une vieille chapelle dédiée à Sainte-Marie. Le lieu tout antique et depuis des siècles délaissé, personne n'y gênait l'humble serviteur de Notre-Dame. Il entretenait de son mieux le sanctuaire, l'ornait et s'y donnait de vraies fêtes dès qu'il avait quelque argent. Notre pénitent assistant à son oraison et entendant ses plaintes pieuses ne doute bientôt plus qu'il ne soit arrivé au terme de l'épreuve. Il se prosterne devant le prétendu fou, baise ses pieds noirs et blessés. Mais le saint homme ne souffre pas qu'il s'humilie davantage. Il le

relève et, bien doucement, s'informe de ce qu'on lui veut. Il écoute l'histoire, il lit la lettre et, d'une voix suave :

— « Le Seigneur qui jamais ne ment, dit-il, très doux ami, grâce aux instances de sa Mère a su faire plus difficile que tu ne demandes. Espère donc. Cependant, tiens-toi à genoux près de ce pilier, prie et, quoi que tu aperçoives, ne parle pas. »

Le pécheur s'agenouilla et, tendant les mains vers Notre-Dame, en réclama, plein de ferveur, l'assistance ; le saint homme, devant l'autel, fit de même. Vers minuit, une grande clarté remplit peu à peu la chapelle, puis de saintes âmes apparurent, des archanges, des anges, des bienheureux ! Le pécheur, glacé d'effroi, se tapissait dans un coin, mais l'ermite, unissant sa voix à celle des habitants du Ciel, chantait les louanges de la Vierge. Celle-ci elle-même se manifesta enfin dans sa gloire. Son serviteur, prosterné, la supplie, lui expose le cas et la bonne Mère de répondre :

— « Amène-moi le coupable. Puisqu'il m'a

priée, il est sauvé, il le serait encore, plus criminel. »

Le sage fou va au pécheur, l'amène bien vite aux pieds de Notre-Dame qui lui dit :

— « Reconnaîtrais-tu, ami, le prêtre qui mourut sans t'absoudre ?

— Oui !

— Alors, cherche en ma compagnie si tu ne le retrouve point. »

Le pécheur se met à errer parmi l'assemblée si brillante. Bientôt, il aperçoit l'âme de son curé. Marie commande aussitôt à celui-ci de donner l'absolution si longtemps différée. Le bon prêtre s'étant exécuté, la troupe céleste s'efface et la nuit revient.

— « Ami, dit l'humble serviteur de Marie, tu as obtenu une grande grâce : tâche de n'en plus déchoir. Que la belle Dame, qui vient de te sauver, t'assiste de son aide et de son conseil, en quelque lieu du monde où tu iras.

— Seigneur, répond son hôte, à Dieu ne plaise que de vous, avant la mort, je me sépare jamais. Je veux vous servir tous les

jours qui me restent à vivre. Mais au nom de cette Mère du Roi de vérité que vous avez implorée pour moi, je vous prie de me dire les raisons de votre étrange conduite.

— Ami, reprit le saint homme, tu connaîtras la vérité. Sache donc que, par les biens de mon père et de ma mère, j'étais le plus riche héritier de la riche Alexandrie. Au décès de mes parents j'allais mettre la main sur mes domaines. Mais je considérai, dans ma pensée, que ni grandeur, ni beauté, ni force ne guérissent de la mort, et que, de plus, il est bien peu d'âmes, dans le siècle, qui aient chance de se sauver. Aussi décidai-je de m'enfuir sans emporter de chez moi autre chose qu'un vieil habit ainsi que l'ordonne l'Évangile. La volonté de Dieu me conduisit au saint ermite qui t'envoya vers moi. C'est lui qui me rappela les enseignements du Sauveur, qui me répéta que tous les trésors de la terre ne valent pas le moindre de ceux qu'on se prépare dans le ciel et que le sage devant Dieu passe pour fol aux yeux du siècle. Il me conseilla de retourner inconnu

dans la cité d'où je venais, d'y servir ceux qui m'y avaient servi, de supporter le froid, la faim, le chaud et même le mépris.

« Souviens-toi, ajouta-t-il, que Notre Sire fut enchaîné, déchiré, qu'on lui cracha au visage avant de le pendre sur le bois entre deux larrons !

Je revins donc et je me fortifiai à ce point dans la loi de Dieu que je ne craignis point de me laisser traiter en insensé afin de me perfectionner par la dérision que j'attirais. Je me livrai à la risée publique, laid, noir, méconnaissable et tournant à gloire ma honte. Je me tins heureux et priai Dieu de pardonner à la vaine foule qui me pourchassait et me huait. Le soir je me retirais pour vénérer la Sainte Mère, si favorable à ceux qui l'aiment. Elle ne veut pas souffrir que je mène plus longtemps une vie si dure et elle m'a révélé que je trépasserai dans sept jours. Garde ce secret, ami, tant que je serai de ce monde et publie-le en tous lieux après. »

Le pécheur ne put se tenir de s'affliger devant un terme si proche. Mais, au temps

fixé, les choses s'accomplirent et les Anges reçurent l'âme. Alors, il réunit le peuple et lui apprit comment, sans le savoir, il venait de perdre son seigneur. Tous gémirent, prirent le deuil, puis enterrèrent le saint dans la chapelle où, si souvent, il s'était réfugié. On décida de remplacer l'humble édifice par une grande église dédiée à Notre-Dame, et Dieu montra qu'il approuvait le projet par les nombreux miracles dont il lui plut d'honorer ce lieu.

DU BOUVIER PUNI ET GUÉRI



U temps où l'on vénérât à Soissons le Saint-Soulier de Notre-Dame vivait, non loin de la ville, un bouvier nommé Busar qui était le plus fol vilain que l'on pût imaginer. Les jours de fête il venait bien, ainsi que ses compagnons, à la cathédrale, mais alors que ceux-ci baisaient pieusement la relique et ne manquaient pas de lui vouer quelque offrande, il se tenait debout, insolent, et ne laissait jamais rien. Un jour que, revenant du pèlerinage, chacun s'en félicitait ou en vantait la pieuse coutume, il ne craignit pas de s'écrier :

— « Peut-on vraiment être si sot ? Pour moi, je le jure bien, je ne prise pas un grain de blé ce soulier dont vous faites si grand

bruit. Ces nonnes vous rendent imbéciles en vous donnant pour chose sainte une savate et ne veulent par là que vous tirer votre argent. Bon pour vous de vous laisser prendre. De moi, certes, la vieille abbesse qui sait si commodément emplir sa bourse n'aura rien. Vous pensez que si c'était là le soulier de Notre-Dame, il serait pourri depuis longtemps ! »

Il parlait ainsi accompagnant son blasphème de propos injurieux et maudissant les saintes et les saints. Mais à peine eut-il fini sa tirade que son visage soudain se figea dans une grimace horrible. La bouche, tordue, remonta vers l'oreille, la langue pendante, et ses joues s'enflèrent tellement qu'on ne lui voyait plus les yeux. Il restait ainsi, sans pouvoir bouger, le corps agité de soubresauts et rendant par les lèvres un tel venin qu'on eût dit un pot qui écume. Dès qu'il put dire un mot et que les diables qui le travaillaient ainsi lui donnèrent quelque relâche il fit entendre qu'il désirait qu'on le rapportât, sur l'heure au Saint-Soulier, et ses amis,



DU BOUVIER PUNI ET GARI

trop charitables, le soutenant, revinrent aussitôt sur leurs pas.

Grands furent l'émerveillement et la peur devant l'autel de Notre-Dame. Chacun s'étonne que le Diable puisse, à ce point, rendre contrefaite et hideuse une créature. Le possédé souffle, hors d'haleine, et sue d'une sueur si puante qu'elle empeste tout autour l'église et le monastère. Comme un taureau, il mugit et, devant ses clameurs affreuses, des gens s'enfuient épouvantés. Il va, vient, s'agite, telle une bête en cage, sans pouvoir tenir en place et la fumée pestilentielle qu'il exhale l'accompagne. Pour avoir honni si vilainement le Saint-Soulier, le voilà bien arrangé.

A ce tumulte, survient la belle Madame Mahaut qui, alors, était abbesse. Elle rompt la presse, s'approche du dément et fait écarteter la foule. N'est-on pas chez Notre-Dame et n'a-t-on pas le remède à côté du mal ? Qu'on apporte la relique. Avec le Saint Soulier, elle dessine le signe de la croix sur le frénétique, touche son visage, ses oreilles,

sa bouche et toutes les parties de son corps. Satan ne peut tenir à ce contact et s'envole. Le malade, soulagé, se sent guéri dans l'âme aussi bien que du corps. Couché en croix devant l'autel, il gémit et pleure longuement, plein de repentir et de gratitude, les assistants glorifient Dieu et la Mère qui vient, une fois encore, de manifester ses vertus. Non content de ne plus médire du Saint-Soulier, Busar demanda la liberté à son maître, se fit tout à la Vierge, entra au service de l'abbesse et sa vie durant servit les servantes de Celle qui l'avait sauvé.

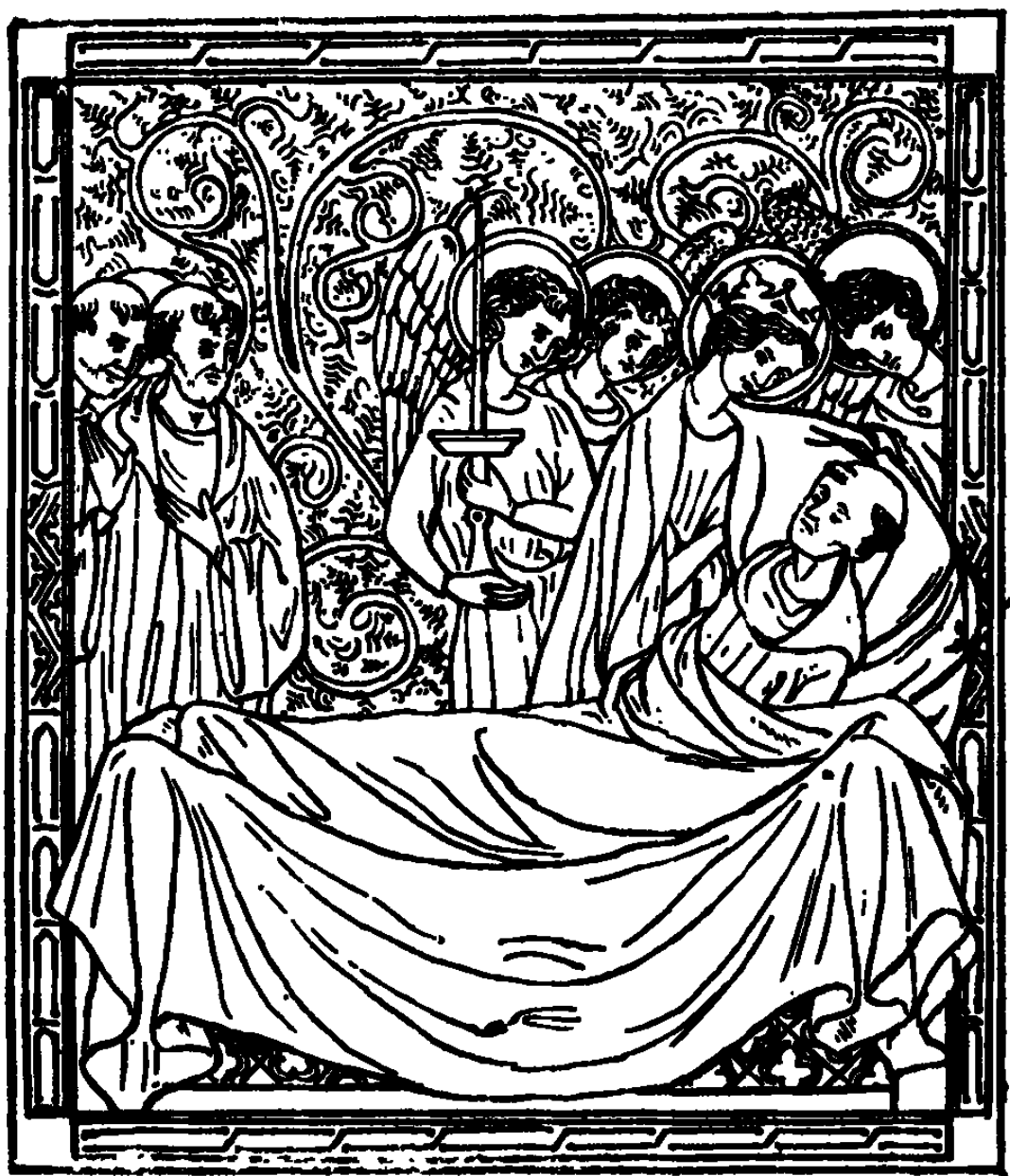
*DU MOINE QUE NOTRE-DAME
GUÉRIT DE SON LAIT*

Il y avait un moine, autrefois, qui avait en dilection très grande et en souvenir très cher la douce Mère du Roi de Gloire. Dévotement et de bon cœur, il vaquait aux œuvres communes, mais de plus, dès qu'il avait quelque loisir, tout seul dans une chapelle où il y avait une fort belle image de Sainte-Marie, il récitait ses oraisons, ses litanies et le service entier de la Sainte. Longtemps il se tint à cet usage, jusqu'à ce qu'un mal étrange l'abattît soudain. C'était une espèce de râle continu qui l'empêchait de parler et sortait si douloureusement de sa gorge qu'il le pouvait à peine supporter. De plus, il devenait hideux, la face pleine de boutons ou de pustules, de plaies ou de trous,

et semblable à un véritable monstre. Il s'agitait, se démenait et se tordait sans pouvoir trouver, en aucune posture, nul soulagement et il souffrait une véritable passion.

Un jour, il fut si bas que ses frères s'assemblèrent auprès de lui, apportant l'eau bénite et la croix et se demandant si oui ou non il n'était pas déjà passé. Incertains, ils le regardent avec horreur enflé au point qu'on ne distingue plus dans le visage ni les yeux, ni les narines, ni la bouche, et répandant une odeur si puante et de telles déjections que la plupart enfouissent leur nez dans leur manche. A la fin, le voyant livide comme un cadavre, on conclut que l'âme est partie, on lui rabat le capuchon sur la figure et on s'en va pourvoir aux préparatifs des obsèques.

Mais Celle qui, tendre et pitoyable, trône au-dessus des créatures, n'oubliait point son serviteur. Elle lui apparut toute blanche et plus magnifiquement épanouie que la fleur humectée de la rosée de mai. Dès qu'il la voit, il se rassure. La douce dame se penche



COMMENT NOTRE-DAME GUARI UN CLERC DE SON LET

vers lui, essuie, l'effleurant à peine, ses plaies d'un linge plus éclatant et plus frais que la neige récente, pose une main d'ivoire sur le pauvre front et murmure :

— « Hé, comment allez-vous donc, mon bel ami ? »

Et celui-ci, qui l'a bien reconnue, répond :

— « Haute Dame de Paradis, j'ai un mal honteux et qui me presse si durement que, certes, il me convient d'en mourir... à moins que vous daigniez me préserver.

— Or, ne crains rien, reprend la Vierge. Parce que tu m'as bien servie, je ne souffrirai pas que tu languisses davantage ou expire si vilainement. Et tu vas voir si je sais aimer. »

Alors, de son lait précieux elle arrose la face du malade, puis en touche, d'un léger contact, la chair à vif.

— « Te voilà sain et guéri, ajoute-t-elle. Sache de plus, qu'en la gloire du Paradis, je te réserve une place dès que viendra le temps où ton esprit se séparera de ton corps. »

Elle part. Les moines, cependant, retour-

ment avec leur funèbre appareil. Quand ils voient remuer, puis se lever celui qu'ils s'apprêtent à mettre en bière, ils sont sur le point de se sauver et font des signes de croix éperdus.


— « Ah ! fait le patient, hommes sans doctrine et de peu de foi ! C'est vous qui venez de chasser, par votre bruit et vos clameurs, Madame sainte Marie. Que ne lui préparâtes-vous plutôt un siège digne d'Elle ? A cause du peu d'honneur que vous lui portez, Elle n'est pas restée davantage. Hélas, hélas, jamais en ma vie je ne reverrai chose si belle, pourquoi ne l'ai-je regardée mieux ? Ni fleur d'églantier n'est si fraîche, ni rose du rosier si vermeille. Et sans doute, au Paradis où rayonne son visage, il n'y a pas besoin d'autre clarté. »

Le couvent tout entier s'étonne et s'effraye de cette affaire. Quelques-uns s'enfuient pris de folle peur.

— « Il était mort, s'écrient-ils, il était mort, et ce sont sûrement les diables qui l'ont ressuscité ! »

Les plus raisonnables, cependant, restés autour de la couche, entendent le merveilleux récit. D'abord, ils refusent d'y croire, mais le visage sans enflure et redevenu sain, les croûtes des boutons tombées, la peau nette les contraignent bien d'avouer qu'un tel miracle seul a pu, en effet, guérir un mal aussi grave et aussi invétéré. Chacun, d'ailleurs, s'accorde à reconnaître, sur la face renouvelée, une beauté prestigieuse et un éclat qu'on n'y avait jamais aperçu. Contrite, dès lors, et pleinement édifiée, la communauté s'empresse de rendre grâce au Roi du Ciel et à sa Mère et d'en chanter les saintes louanges. Quant au moine qui fut guéri, il se remit au service de Notre-Dame et y pourvut avec tant de zèle que, dès la fin de sa vie, son âme entra dans la béatitude qui ne finit point.

*DE LA NONNAIN QUE NOTRE-DAME
DÉLIVRA DE GRAND BLÂME ET
DE GRANDE PEINE.*

ANS un grand couvent où se trouvait réunie une belle compagnie de dames et de saintes femmes, vivait une religieuse de saintes mœurs et de très haut parage. Elle servait tout particulièrement la Vierge et elle inspira, par sa piété, une si forte haine à l'Ennemi, qu'il se résolut à la perdre sans retard. Un jour qu'elle était sortie pour aller s'ébattre avec ses amis, un noble de la contrée la vit et souhaita de la prendre en sa compagnie. Le Diable qui sait suggérer de telles occasions et en profiter ne manqua pas d'attiser un tel désir. Le seigneur, sans s'en douter

inspiré par lui, dit tant et fit tant qu'il réussit à toucher la jeune fille et à la persuader de partir avec lui.

Mais, au moment où celle-ci allait se lever et le suivre, elle tomba subitement et miraculeusement endormie. Il lui sembla, dans ce sommeil, que deux démons plus noirs que des mûres l'emportaient à grande vitesse et la laissaient sur le bord d'une fosse béante, horrible, périlleuse, qui semblait prête à engloutir le monde. De ce gouffre sortaient une odeur fétide qui empestait l'air tout autour et d'épaisses vapeurs qui voilaient la lumière du jour. La pauvre fille eut grand peur de choir là-dedans. Elle y voyait des crapauds gros et enflés comme des porcs, des serpents aux dents aiguës, de gigantesques lézards, d'énormes vipères et toute une vermine qui grouillait. Là, étaient plongés, tourmentés ou dévorés par toutes ces bêtes ceux qui avaient fait mauvaise œuvre. Ils tordaient leurs bras, battaient des paumes et poussaient des cris effroyables. Les diables, sans repos, arrivaient puis repar-



**DE LA NONNAIN QUE NOTRE-DAME DÉLIVRA
DE GRAND PEINE**

taient, apportant, à chaque voyage, des âmes désespérées qu'ils s'empressaient d'empiler dans l'abîme où déjà s'agitaient tant de damnés.

Or, les voilà qui accourent vers la jeune fille pour l'emporter à son tour.

— « Miséricorde ! s'écrie-t-elle, au secours, au secours, à mon aide, ô Madame sainte Marie ! »

Pendant qu'elle pousse ces clameurs, elle aperçoit une Dame, ressemblant assez à la Vierge, mais qui passe son chemin dédaigneuse et sans paraître l'entendre. Elle crie de plus belle ; à la fin, Notre-Dame se détournant de sa route, s'approche et lui dit :

— « Qui donc es-tu, toi qui m'appelles si fort ?

— Hélas, Madame, répond l'infortunée, je suis la pauvre religieuse qui se plaisait tant à vous servir. Reine très douce et débonnaire, sans votre grâce, je suis perdue. Voyez ce gouffre et voyez ces diables qui m'assiègent et qui vont m'y trébucher.

Secourez, haute Dame, secourez celle qui est votre servante et votre amie.

— Tu n'es, répond la Vierge, ni mon amie ni ma servante. Que celui pour qui tu voulus me quitter vienne à ton secours. Pour moi, pourquoi m'intéresser à ton sort ? Oui, demande de te tirer du péril à celui à qui tu nous sacrifies, moi et mon Fils. »

A ces paroles, les Diables tout joyeux se jettent sur la proie qu'ils se croient promise. Mais Notre-Dame, au milieu du gouffre, les arrête. Elle sourit :

— « Non, s'écrie-t-elle, toi qui m'as servie, je ne puis souffrir que tu périsses ainsi. Viens donc. »

Elle lui tend la main, la tire de là ; les démons s'enfuient.

— « Belle amie, dit Notre-Dame à sa fille toute tremblante, garde-toi, si tu veux te sauver, de plaisir et de vanité. Dans le feu d'enfer font leur lit ceux qui cèdent à leur désir et obéissent au démon. Éloigne désormais qui voulait t'éloigner de Dieu. A mon Fils, tu es vouée : pour lui tu te dois tenir

intacte et nette ; on t'a montré ce qu'il t'arriverait si tu manquais à tes promesses. Prends garde que le péché déshonore et tue pendant qu'il perd l'âme et la jette dans les ténèbres puantes. Mais la charité rend cette âme et ce corps plus beaux et merveilleux qu'or fin, elle les élève et les honore, elle est porte du paradis, elle trace le droit chemin que suivent ceux qui vont au Ciel. »

A ce moment la demoiselle s'éveilla et admira le sens et la figure de la merveille qu'elle venait de voir en songe. Et les envoyés du Seigneur survenant, elle leur cria :

— « Hors d'ici... Retirez-vous, Satan ! Je ne veux d'autre mari que celui qui a pour nom le Roi du Ciel. C'est mon bien-aimé, c'est mon maître, mon cœur s'est appuyé sur lui, comment oserais-je regarder ailleurs ? Fuyez, fuyez vous-mêmes, messagers de l'enfer qui me voulez distraire de mes célestes amours. »

Elle leur dit tant qu'ils s'en retournèrent penauds vers leur maître bien déçu et bien attrapé. La jeune fille se renferma dans son

cloître et n'en voulut désormais sortir. Elle vit bien que ce n'est pas sans dommage qu'une religieuse se permet de franchir la clôture et que le Malin reste toujours aux aguets dans ces occasions. Il a bien des ruses pour tromper les âmes et les détourner de leurs fins pour les amener aux siennes. Celles-là savent lui résister qui se rappellent leurs promesses et songent au Royal époux

*DU CLERC QUI MIT L'ANNEAU
AU DOIGT DE NOTRE-DAME*



FAITES silence, bonnes gens, écoutez cet autre miracle que je veux vous dire pour exciter les pécheurs à faire pénitence et les presser de tenir les engagements qu'ils prennent avec Dieu : il agit avec bien trop de laideur, celui qui donne sa parole et ne s'y conforme pas.

Une image de la Vierge avait été sculptée sur la façade d'une vieille église qu'on reconstruisait. Au pied de cette image les passants mettaient leurs dons, ou leurs aumônes et les garçons de l'endroit avaient coutume de s'exercer sur le parvis à la pelote et à la balle cavalière.

Un jour qu'une foule d'entre eux se divertissait ainsi, un des joueurs, gêné par un

anneau qu'il portait au doigt, voulut le mettre en sûreté, car il le tenait de sa fiancée qu'il aimait durement et dont un tel présent lui était si cher que, pour rien au monde, il n'eût risqué de le briser ou de le perdre. Cherchant un lieu propice à son dessein, il s'approcha du portail, aperçut l'image toute fraîche dans sa nouveauté, s'agenouilla devant elle et soudain fut pris d'une telle ferveur que son cœur s'en trouva changé.

— « Dame, dit-il, je jure de vous servir désormais et de vous consacrer toute ma vie, car jamais je n'ai vu femme, bourgeoise ou noble, vierge ou mariée, qui fut plus belle que vous. Vous valez cent et mille fois celle qui m'a donné cet anneau. Je lui avais livré mon cœur, mais je le lui retire pour reporter sur vous tout mon amour et, ce bijou qu'elle m'avait offert, je vous le cède en signe que je n'aurai pour épouse nulle autre que vous.

Alors, cet anneau qu'il tenait, il le passa au doigt de la statue. Mais, ô surprise ! La statue replia aussitôt ce doigt si fortement qu'il n'y eut plus moyen d'en retirer l'objet.



DU CLERC QUI MIST L'ANEL AU DOIT NOTRE-DAME

L'enfant pousse des cris d'effroi ; chacun accourt et s'émerveille avec de grands signes de croix et l'opinion commune est que, devant une volonté si manifeste du Ciel, il convient à l'heureux élu de quitter sans tarder le siècle et de servir fidèlement, le reste de sa vie, Dieu et sa Mère. Quel soin d'ailleurs lui serait plus profitable ? Notre clerc le crut mais il ne sut pas garder le conseil dans son esprit.

Un jour s'en va, un autre vient... Tout à l'ardeur de son amour terrestre qui lui couvrait les yeux d'un bandeau, le jeune homme oublia Marie. Il prit pour femme celle qu'il chérissait au mépris d'une autre, meilleure, et on célébra ses noces en grande pompe, car il était de haute naissance. Or, voilà que la douce Dame qu'il trahissait, la Vierge plus suave que miel, lui apparut pendant son sommeil et levant un doigt fin et joli paré de l'anneau, lui dit :

— « Il n'y a ni droiture ni loyauté dans ce que tu fais et tu te conduis envers moi avec la dernière félonie. Voici l'anneau que tu me

mis jadis au doigt, protestant que j'étais plus belle que toutes et qu'à mes chaînes, si légères, tu te vouais. Tu eusses trouvé en moi, s'il t'avait plu de tenir ta parole, une amitié franche et constante. Mais tu laisses la rose pour l'ortie, et l'églantier pour le houx, le fruit pour la feuille, la carpe pour l'ablette, et, pour le venin et le fiel, les meilleurs rayons de la ruche. »

Le clerc, ébahi, s'éveilla, tâta l'ombre autour de lui et ne trouva nulle trace de l'apparition. Croyant avoir été déçu par quelque fantôme, il se reprocha, précisément, de n'être pas auprès de sa femme et se rendormit. Mais Notre-Dame reparut aussitôt. Elle était cette fois dédaigneuse, son visage, contracté d'une terrible colère, se détournait ostensiblement et les noms de menteur, de parjure et de renégat sortaient de sa bouche avec de redoutables menaces :

— « Satan t'a bien aveuglé, s'écria-t-Elle, et détourné de ta route, quand, à moi, la Reine du Ciel, tu as préféré une mortelle, et que tu m'as tourné le dos pour t'adonner à

paillardise. Sois sûr qu'au jour du jugement...

Le malheureux dormeur, cette fois épouvanté, sauta de sa couche, se croyant déjà perdu et emporté par mille diables.

— « Conseillez-moi, ô Saint-Esprit, dit-il en pleurant. Certes, si je continue dans cette voie, me voici perdu sans ressource. »

Il se repentit si sincèrement, que la plus belle des Dames lui inspira de ne jamais plus chercher compagnie mondaine, dorénavant, et de vivre seul pour assurer son salut. Il s'enfuit dans un ermitage, prit l'habit de cénobite, et se garda de rentrer dans ce monde auquel il n'aurait dû penser du jour où, pour d'éternelles fiançailles, se mariant à Marie, il avait offert, à la Mère de Dieu et des hommes, un anneau que des doigts de pierre avaient retenu...